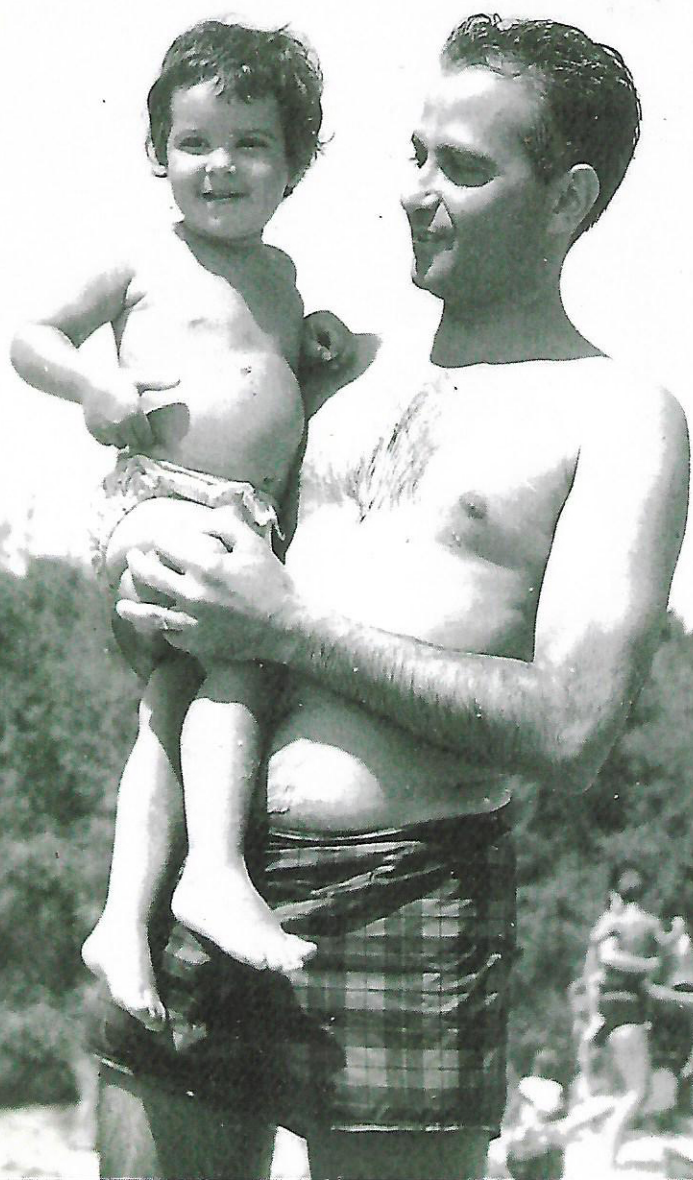


Anne Teyssède

# *Chers absents*



# Chers absents

Récits

Loin du mélodramatique et du pathos, Anne Teyssède décrit avec une certaine distance et analyse sans apitoiement ce qu'éprouvent les personnages de ses deux récits, après le drame qui vient de les frapper.

Le premier récit, prélude au second, témoigne de la peine de Jean à la mort de sa femme, sa compagne de toute une vie.

Dans le second récit, Anne, fillette de dix ans, vient de perdre son père. On suit l'évolution de ses pensées et de ses émotions, si longtemps douloureuses, jusqu'au moment où la petite fille ayant grandi s'apaise enfin, grâce à l'effet magique d'une photo d'elle à l'âge de trois ans dans les bras de son père. Cette photo donnera lieu à une méditation sur la vie et la mort, méditation qui ne concerne pas seulement l'auteur de ce récit autobiographique mais chaque être humain face à la perte d'un être cher.



Née en 1960 à Paris, Anne Teyssède entre très jeune au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, puis poursuit avec passion une carrière de comédienne (cinéma, télévision, théâtre). Mais, après une quinzaine d'années de beaux rôles, ayant été notamment l'héroïne du film *Conte de printemps* d'Éric Rohmer, elle se trouve contrainte d'interrompre sa carrière pour des raisons de santé. Elle se consacre alors à l'écriture qui était depuis l'enfance une autre passion. Elle publie rapidement des nouvelles, des essais, des récits, et ne lâche plus sa plume.

12,20 €

978-2-8231-1801-8

[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)



Anne Teyssède

# **Chers absents**

*Récits*

## MERCI POUR TOUT

Elle était morte discrètement, comme elle avait vécu.

Jean, son époux, un homme simple et sans apprêts, un homme rond au regard tranquille, l'avait quittée un moment dans son agonie, tandis qu'elle était calme enfin, pour aller goûter à la fenêtre la douceur de ce matin d'été et laisser couler ses larmes, librement, sans risquer – au cas où Madeleine eût encore ouvert les yeux – de la troubler, elle qui s'inquiétait toujours si vivement de la peine des autres.

Quand Jean revint, elle ne respirait plus. Assis maintenant sur le bord du lit, tout près d'elle, il mit un instant à s'en apercevoir.

Le visage de Madeleine était tourné vers le mur. Jean n'en fut pas étonné, il la connaissait si bien... Dans sa profonde pudeur, présente encore dans son inconscience même, Madeleine avait cherché à dissimuler sa mort. D'une extrême faiblesse, elle n'avait pu que tourner la tête. Jean demeura un moment immobile, avant de se décider à retourner doucement le visage de Madeleine vers lui. Puis il la regarda longuement, dans ce silence désormais définitif auquel il allait devoir s'habituer, ce silence qui signifiait à présent que Madeleine n'était plus là et ne serait plus jamais là.

Jean pensait à cet instant précis où la mort avait emporté Madeleine sans qu'il le sût : comment avait-il pu laisser lui échapper cet instant-là ? Pourquoi avait-il fallu qu'il s'éloignât de Madeleine et la laissât seule au moment même de la fin ?

Pas un gémissement, pas la moindre agitation, un instant comme un autre, semblait-il, tandis que Jean était à la fenêtre.

Dès le premier regard, Jean avait aimé le visage de Madeleine, un visage d'une douceur enfantine, et un peu austère en même temps, un visage discret, avec ce teint pâle qui ne prenait jamais le soleil, ces cheveux courts et d'un châtain neutre (avant qu'ils ne grisonnent), ces yeux d'un brun commun, ce regard de petite fille sage, ces cils trop fins et à peine visibles, ce nez droit et menu qui semblait n'avoir pas grandi depuis l'enfance, et ces lèvres minces, qui s'étiraient de temps en temps dans un léger sourire pour ne plus former qu'un trait bordé de deux fossettes qui apparaissaient et disparaissaient dans ses joues rondes, un visage auquel Madeleine n'avait jamais prêté attention et qu'elle n'eût jamais songé à embellir par quelque artifice, un visage qui semblait vouloir s'effacer, dans ce souci, inconscient mais omniprésent en elle, de passer inaperçue.

Madeleine avait toujours été la même, physiquement autant que moralement, et Jean aimait cette involontaire et naturelle fidélité à soi-même. Il lui arrivait parfois de regarder, sur de vieilles photos de famille, cette petite fille qui ressemblait tant à la femme qu'il aimait. Jean aimait ainsi Madeleine jusqu'à l'enfant qu'elle fut, cette enfant qu'il n'avait pas connue mais devinait à travers les photos, dans ce regard qui disait, à son insu bien sûr, outre sa timidité, toute la bonté qui l'habitait et n'allait jamais la quitter.

Comme si le temps pour elle n'était pas passé, la nature s'était accordée à cette immuabilité de Madeleine, ayant à peine marqué ses traits avec les années, ayant laissé sa peau douce et lisse à plus de soixante ans, avant que la maladie qui l'avait amaigri brutalement, ne finisse par creuser son visage et y déposer le masque d'une mort imminente.

Au travers du visage de Madeleine, enfin, ce visage qui n'avait jamais rien su feindre ou dissimuler, au travers de ce visage qui était un aveu d'innocence, c'était son âme même que l'on pouvait voir, comme par transparence, une âme sans malice qui s'offrait, confiante, au regard de tous.

Madeleine ne pouvait inspirer – ni éprouver d’ailleurs – qu’un amour sans artifice, n’ayant pas le moindre talent dans les jeux narcissiques de la séduction qui n’était pour elle qu’un mot vide, désignant une chose qu’elle ne connaissait pas.

L’amour n’était pas un jeu. Ignorant le paraître et l’art de la représentation, incapable de la moindre affectation, la seule idée de séduire et de jouer une sorte de rôle dans l’intention de plaire ne lui effleurait pas même l’esprit.

Ainsi, au-delà des jeux de la séduction et des illusions dans lesquelles nous entraîne la passion, Jean avait aimé Madeleine et Madeleine avait aimé Jean, une vie durant.

Madeline était, et ne jouait jamais. Outre qu'elle ne comprenait pas les jeux de la séduction, les jeux de l'esprit, eux aussi, faisaient partie d'un monde dont elle ignorait tout. Prenant toute parole au pied de la lettre, elle ne comprenait jamais, par conséquent, en plus des jeux de mots qui lui échappaient complètement, l'ironie, les métaphores, les euphémismes, et toute autre figure de style. N'ayant aucun sens de la repartie, totalement dénuée d'éloquence, elle ignorait bien sûr les plaisirs de la rhétorique et ne savait pas même de quoi il s'agissait.

D'une manière générale, Madeline parlait peu. Elle écoutait toujours comme une enfant sage l'opinion des autres, sans jamais prendre parti, et n'aurait jamais osé en avoir une elle-même, car elle ne pouvait accorder le moindre intérêt à sa propre pensée ou ses propres impressions. Et quand d'aventure on la sollicitait dans ces discussions que chacun prenait à cœur et qui semblaient la dépasser, elle paraissait brusquement perdue comme un enfant qu'on interroge sur ce qu'il n'a pas appris. Jean, ému, l'entendait encore bredouiller quelques mots indécis d'un air contrit.

Par ailleurs, Madeline n'avait jamais aspiré à une condition autre que la sienne et s'était toujours contentée de sa simple et banale existence. N'ayant jamais eu de désir de possession ou encore d'ascension sociale – des mots qui lui étaient d'ailleurs, sinon inconnus, du moins parfaitement étrangers –, elle s'accommodait ainsi de ce qu'elle avait sans rêver d'autre chose, n'attendant de la vie rien d'exceptionnel, et n'attendant du sort aucune faveur particulière.

Jean pensait à ce jour où l'une de leurs amies, qui voulait « tenter sa chance » au Loto, avait essayé d'entraîner Madeleine à jouer avec elle, et, voyant son insistance parfaitement inefficace, avait dû abandonner son idée face à ce refus silencieux et tenace. Jean revoyait le visage renfrogné de son épouse qui marquait ainsi son désaccord définitif sans argumenter davantage.

Jouer à ces jeux de hasard en comptant sur la chance était à l'opposé de tout ce qu'elle était.

Car ce n'est pas au hasard que l'on croit au moment où l'on joue, mais bien à la chance : on ne mise pas sur une probabilité objectivement infime de gagner, mais sur l'idée que l'on pourrait être privilégié par le sort. Dégageant de ce qui relève à priori du pur hasard un sens qui pourrait nous être favorable, on joue dans la seule pensée que l'on sera peut-être élu, choisi entre tous, misant ainsi sur le fantasme d'un destin exceptionnel qui serait le nôtre.

Madeleine, qui se sentait à peine exister, était bien incapable de s'imaginer seulement désignée par le sort. Elle qui se sentait être dans ce monde une parmi tant d'autres, une confondue dans la masse des autres, comment eût-elle pu concevoir que la chance pût être pour elle ? Et puis, qu'avait-elle à faire de cette chance, elle qui ne désirait rien de plus que ce qu'elle avait ?

Jeux de l'amour, jeux de l'esprit, jeux de hasard, les jeux décidément n'étaient pas faits pour elle.

Madeleine avait une grande expérience des souffrances du corps. Quant à ses plaisirs, à part ceux de se parfumer à l'eau de Cologne occasionnellement et de se laisser aller à sa gourmandise, en avait-elle jamais eu d'autres ? Avec un cœur aussi chaste que le sien, il était difficile d'imaginer que les plaisirs de l'amour charnel pussent avoir eu quelque place dans sa vie et, n'ayant pas eu d'enfant, on pouvait se demander si elle n'était pas morte vierge. Il n'était pas impossible que Jean ait renoncé sans difficulté à la sexualité depuis qu'il avait connu Madeleine, ayant peut-être lui-même peu d'appétence dans ce domaine. Nul doute en tout cas qu'il allait garder à jamais son secret, ne l'ayant pas même révélé à présent à ma plume indiscreète.



Jean avait toujours été amusé par la constance de Madeleine à ne jamais changer la moindre chose dans sa petite vie.

Toujours vêtue convenablement, sans fantaisie inutile, sa seule coquetterie était de se parfumer invariablement à l'eau de Cologne en certaines occasions, s'étant attachée à ce petit plaisir coutumier qui lui venait de sa mère, ce plaisir empreint du souvenir des attentions maternelles et de cette main aimante qui, jadis, passait avec douceur sur sa gorge et sa nuque, caressant et embaumant sa peau, un plaisir enfin qui n'avait rien de suspect : l'eau de Cologne, ce n'était pas comme un parfum, ce n'était pas fait pour séduire, l'eau de Cologne avait cette odeur fraîche et asexuée qui procurait une sensation de bien-être tout à fait innocent qui convenait parfaitement à Madeleine.

Pour elle, tout changement était source d'inquiétude ou d'embarras, et toute habitude, source d'apaisement. Aussi, Jean savait depuis bien longtemps qu'il ne fallait jamais offrir à Madeleine un parfum – au parfum le plus subtil, elle préférait son eau de Cologne –, mais il ne pouvait s'empêcher parfois de la taquiner au sujet de cette incapacité à apprécier tout ce qui était nouveau. « Tu veux pas un parfum pour Noël, Madeleine ? » pouvait demander Jean, sachant bien sûr ce que son épouse, mal à l'aise, allait répondre en bredouillant. Et cela ne ratait pas : l'eau de Cologne, c'était très bien, Madeleine, bafouilleuse, n'en démordait pas moins.

La même eau de Cologne, dans les mêmes circonstances, depuis toujours. Jean souriait en y pensant.

Si elle s'accommodait de ses propres souffrances, Madeleine ne pouvait, en revanche, s'accoutumer à celles des autres, dans cette profonde compassion qui ne la quittait pas et la rendait infiniment sensible aux horreurs du monde.

Là se posait la question de l'existence de Dieu. Pour Madeleine, elle se posait naïvement en ces termes : si Dieu existait, que faisait-il ?

Baptisée et élevée dans la religion catholique, Madeleine se sentait un peu coupable de s'être écartée de la foi religieuse dans laquelle elle avait grandi, et d'avoir ainsi trahi la communauté catholique à laquelle elle était censée appartenir, mais cette trahison était indépendante de sa volonté : que pouvait-elle y faire si elle n'éprouvait pas l'intime conviction de l'existence de Dieu ?

Cette absence de conviction et, avec elle, l'impossibilité pour Madeleine de concilier l'idée qui lui avait été inculquée d'un Dieu miséricordieux, d'un Dieu bon et juste, avec la réalité d'un monde insupportable, l'avaient amenée à se retrancher dans une attitude agnostique plus spontanée que réfléchie. Ainsi perdue face à la question de l'existence de Dieu, Madeleine n'avait pas de réponse.

Une seule chose était sûre : la souffrance était partout, et elle en pleurait.

Jean se rappelait combien il était démuni face à ces larmes de compassion.

Madeleine répugnait à parler de sa maladie. Aussi, on la gênait en abordant le sujet, et lorsqu'on s'inquiétait de sa santé, le mieux que l'on pouvait obtenir d'elle, c'était cette brève réponse bien pratique qu'elle avait trouvée une fois pour toutes pour clore la conversation et passer à autre chose : « Ca suit son cours ».

Rien ne l'embarrassait autant que de voir les autres se préoccuper de son état. Ainsi, ces derniers temps, depuis qu'elle n'était plus complètement valide, ce ne fut pas de bonne grâce qu'elle se laissât aider pour tous les actes de la vie courante qu'elle ne pouvait plus accomplir seule en dépit d'une ténacité confinant à l'entêtement, à vouloir toujours essayer de faire les choses elle-même jusqu'au bout de ses forces. Jean pensait à ce jour où Madeleine avait pleuré pour n'avoir pas pu couper le pain du repas. Se sentant diminuée de ne plus pouvoir s'acquitter d'une tâche qui d'ordinaire était la sienne, humiliée de n'être plus capable d'accomplir un acte aussi simple, et mesurant son impuissance face à ce mal qui l'entravait de plus en plus dans chacun de ses gestes, Madeleine, ce jour-là, n'avait pu contenir ses larmes. Cela n'avait duré qu'un instant. Elle s'était reprise très vite, se détournant pour essuyer d'une main son visage. Puis, dans un accès de révolte furtive – elle qui ne se révoltait jamais –, elle avait reposé brutalement le couteau à pain. Jean s'entendait encore lui dire avec cet attendrissement qui le submergeait si souvent lorsqu'il regardait Madeleine : « Mais c'est pas grave, je vais te le couper, le pain... »

Tandis que, faible et amaigrie, elle tentait encore de dissimuler sa maladie, ce fut bien, à la fois, l'inquiétude des autres à son sujet et cette nécessité de se faire aider quotidiennement que Madeleine vécut le plus difficilement dans cette mort lente, et sans doute fut-elle profondément embarrassée, jusqu'au dernier jour où elle fut encore consciente, de causer ainsi à Jean tant de tracas.

D'un souvenir à l'autre, Jean revoyait maintenant Madeleine baissant légèrement la tête avec ce petit sourire de travers qui semblait hésiter entre le plaisir et la gêne au moindre compliment qu'on lui faisait.

Ce plaisir inavouable de sentir l'attention qu'on pouvait lui porter, ce plaisir qu'elle éprouvait malgré elle avec tant d'embarras, comme si c'était là une chose coupable, ne s'attardait pas, et il ne fallait pas que le compliment fût trop insistant, car alors, on ne tardait pas à la fâcher, et son sourire se transformait rapidement en une moue de petite fille boudeuse.

Jean ne pouvait s'empêcher parfois de jouer à provoquer ces réactions si prévisibles, se régalant à l'avance de l'effet qu'un simple compliment allait produire sur elle, et ne résistant pas à profiter de sa candeur, tant il était facile de la manipuler. Ce n'était pas toutefois la manipulation en soi qui amusait Jean – il aimait trop Madeleine pour se réjouir du pouvoir qu'il aurait pu avoir sur elle – mais ce spectacle qu'elle lui offrait à son insu, en étant simplement ce qu'elle était.

Jean, qui ne s'était jamais lassé de ce petit jeu, s'amusait ainsi de temps en temps à adresser, l'air de rien, à Madeleine ces compliments qui engendraient instantanément le spectacle attendu.

« Mais tu t'es faite belle aujourd'hui ! » ne manquait-il pas de lui dire chaque fois qu'elle s'était apprêtée pour recevoir ou aller en visite, ce qui se limitait à revêtir l'une de ses deux plus jolies robes – une pour l'été, une pour l'hiver –, à se parer d'un modeste collier, et bien sûr à se parfumer légèrement d'eau de Cologne.

« Tu t'es faite belle »... C'était là le compliment qui la gênait le plus. Employer à son propos le mot « belle » était pour elle une chose tout à fait saugrenue qui la désarmait, c'était là un mot presque inconvenant, ce compliment anodin en soi était enfin, dans le monde qui était le sien, une bizarrerie qui la mettait chaque fois adorablement mal à l'aise. Et il avait beau lui dire la même chose ou presque depuis des années dans les mêmes circonstances, Madeleine réagissait inmanquablement de la même façon, passant de son sourire le plus embarrassé à ce petit air boudeur, tombant ainsi naïvement dans ce tendre piège pour le plus grand plaisir de Jean.

Pareille à l'enfant qui s'étonne que ses mots fassent rire, Madeleine n'avait jamais compris pourquoi elle faisait si souvent rire Jean, et demeurait perplexe face à cette mine rieuse et réjouie qui avait toujours été pour elle un mystère, un de ces petits

mystères qui remplissaient sa vie dans ce monde qu'elle s'était habituée à ne pas comprendre.

Madeleine ne pouvait pas seulement imaginer que sa candeur, dont elle n'avait évidemment aucune conscience, fut une inépuisable source d'amusement pour Jean.

Mais, au-delà du rire, Jean avait toujours été profondément attendri par l'innocence de Madeleine, et il se sentait à présent un peu coupable de s'en être amusé si souvent.

Outre que Madeleine, quant à elle, riait rarement, il était impossible que ce fût aux éclats. Rire était audacieux, aussi, baissant la tête, elle semblait s'en excuser.

Jean, s'absentant toujours à son insu même de la chambre silencieuse, revoyait Madeleine qui s'était mise ainsi à rire doucement, lèvres jointes, en le regardant, tandis qu'ils déjeunaient sur leur « couverture de pique-nique » au milieu de la campagne. « Qu'est-ce qui te fait rire ? » s'entendait dire Jean. « Il y a plein de papillons sur ton chapeau ! » avait-elle répondu, en pouffant comme une petite fille. Ils avaient mis tous deux leur chapeau de soleil, celui de Jean était tout neuf, c'était un chapeau jaune, d'un jaune vif qui attirait les papillons.

Si les plaisanteries et les « histoires drôles » des adultes – qu'elle ne comprenait pas toujours, d'ailleurs – ne la faisaient pas rire, Madeleine riait ainsi de ces petits riens qui amusent les enfants.

Toujours empreint de cette pudeur qui habitait Madeleine, chacun de ses rires, retenus, blottis au fond de la gorge pour ne pas trop se faire entendre et auxquels se mêlait une charmante expression de confusion, ravissait Jean.

La gorge serrée à présent, Jean pensait qu'il n'entendrait jamais plus ce rire et n'en aurait dorénavant que le fragile souvenir.

Enfin, Madeleine s'accommodait de son corps mais n'y portait aucune attention, de sorte que même la souffrance de ces années de maladie, qui n'avait cessé de s'intensifier dans les derniers mois de sa vie, l'avait à peine affectée. On avait l'impression que cette souffrance ne la concernait pas, ou le moins possible. Elle l'avait acceptée, ainsi que la certitude de sa mort prochaine, avec cette résignation fataliste des plus humbles. Son corps lui échappait, et elle se laissait faire.

Tandis que nous sommes bien souvent incapables d'affronter la seule idée de notre mort, d'imaginer devoir subir cet implacable sort commun à tous et de concevoir que ce « moi » si précieux ne puisse échapper à notre mortelle condition, Madeleine, quant à elle, trouvait tout naturel de mourir et concevait ainsi sa vie comme une chose qu'elle avait reçue pour un temps et qu'elle devrait rendre un jour, suivant les lois de la nature.

Repoussant le moment de revenir au présent, d'affronter la réalité, Jean avait laissé vagabonder son esprit au fil des souvenirs et des pensées qui jaillissaient pêle-mêle et redonnaient vie à Madeleine.

Depuis plusieurs semaines, depuis qu'elle était alitée, à bout de force, Jean avait veillé Madeleine jour et nuit, éprouvant plus que jamais le besoin d'être à ses côtés, dans ces ultimes moments de vie.

Depuis plusieurs semaines, il était à son chevet, demeurant des heures durant assis dans ce vieux fauteuil qu'il avait apporté, non sans mal, de la salle de séjour pour l'installer près du lit de Madeleine, se réveillant la nuit au moindre de ses gémissements et tentant alors de la calmer en venant s'asseoir plus près d'elle encore, sur le bord de son lit, pour lui prendre la main, la caresser en lui parlant, coiffant chaque matin ses cheveux clairsemés qui repoussaient lentement depuis l'arrêt de son traitement devenu inutile, passant de temps en temps de l'eau de Cologne sur son cou pour la rafraîchir, allant et venant au rythme des repas qu'elle prenait de plus en plus difficilement et des soins qu'il fallait lui prodiguer – avec l'aide de la jeune infirmière qui venait chaque jour pour la toilette –, se réjouissant, enfin, de ses moments d'éveil.

Depuis plusieurs semaines, Jean avait vécu à la cadence de ces longues journées qui se répétaient sans fin, accomplissant les mêmes actions du lever au coucher, dans cette vie quotidienne qui s'écoulait au ralenti et s'organisait entièrement autour des besoins de Madeleine.

Depuis plusieurs semaines, rivé à elle, il ne sortait que par nécessité, une nécessité qui était devenue en même temps sa seule distraction, l'occasion pour lui d'échanger quelques mots avec les commerçants, de sentir la chaleur du soleil ou la fraîcheur du vent, de se mêler un peu à l'agitation du monde.

Depuis plusieurs semaines, il accompagnait infailliblement Madeleine qui s'affaiblissait de jour en jour et glissait lentement vers l'inconscience. Etendue dans son lit définitivement, elle était là et ailleurs en même temps, s'absentant les derniers temps dans un sommeil presque permanent qui l'emportait loin d'ici et la conduisait lentement vers la mort.

Depuis plusieurs semaines, « c'était la fin », comme on dit pudiquement, une fin qui n'en finissait pas.

La dernière nuit de l'agonie de Madeleine, la résurgence de ses inquiétudes habituelles et anciennes avait troublé son sommeil et l'avait ainsi tourmentée tandis qu'elle se détachait de la réalité.

« Donne-leur des gâteaux... les enfants... ils ont faim... ils veulent encore des gâteaux... » avait-elle dit à plusieurs reprises, confusément consciente de ne pouvoir bouger et demandant de l'aide à Jean, dont elle sentait encore la présence, jusque dans ce monde imaginaire qui se confondait pour elle avec le réel.

Sans doute Madeleine parlait-elle en même temps des enfants de sa famille, ces enfants qu'elle chérissait et qui peut-être avaient été pour elle ceux qu'elle n'avait pas eus, et de tous les enfants du monde dont le sort l'avait toujours profondément préoccupée. En dépit de sa pudeur, elle n'avait jamais su retenir ses larmes à la vue d'un enfant famélique, lorsque la télévision lui montrait brusquement ce que son regard ne pouvait soutenir. Impuissante face à un drame auquel elle ne pouvait pas s'habituer, Madeleine, sans en avoir vraiment conscience, était en proie depuis toujours à une véritable obsession, dans laquelle elle ne distinguait plus l'enfant bien portant de l'enfant affamé : il fallait toujours nourrir les enfants, et, pour la plus rondelette de ses nièces, elle s'inquiétait encore.

Jean n'avait eu de cesse de tenter de la rassurer dans ces moments d'agitation. « Oui, lui répétait-il alors, ne t'inquiète pas, je vais leur en donner... » Mais, déjà étrangère à notre monde, Madeleine ne l'entendait plus.

Après un moment de paix, elle s'était agitée de nouveau.



Comme pour chercher du secours, prisonnière de sa souffrance – une souffrance que les médicaments ne parvenaient plus à endiguer complètement –, elle avait encore appelé Jean, au milieu du délire qui reprenait possession de son esprit. « Je suis là, disait Jean, je suis là... » Puis, s'éloignant toujours un peu plus du monde présent, elle prononça son nom plus rarement. Les phrases cohérentes se firent bientôt de plus en plus rares elles aussi. Suspendu à cette voix faible et par moments presque inaudible, Jean guettait chacune de ses paroles, des assemblages de mots qui n'avaient plus de sens ou n'en avait plus que pour elle, dans les zones obscures de son esprit qui lâchait prise tout doucement. Au milieu de ces divagations, se détachait encore de temps en temps un mot ou un prénom surgi d'un passé lointain, d'un passé qui dormait en elle depuis tant d'années et, dans ses dernières heures, lui revenait par bribes.

« Le cheval... le cheval... » dit-elle encore, d'une voix plaintive qui faisait peine. Jean se rappela que Madeleine avait été élevée dans une ferme et qu'elle était alors, petite fille, très attachée à un vieux cheval qu'on avait fini par abattre. Jean, qui ne pouvait faire plus, lui prit la main comme il le faisait si souvent, tandis que Madeleine oubliait déjà le cheval et appelait maintenant, au milieu de ses gémissements, sa mère et son père, morts avant qu'elle eût dix ans. Puis elle prononça plusieurs fois le prénom de son frère, tournant toujours la tête vers Jean pour s'adresser ainsi à d'autres... Elle appela ce frère défunt, tant aimé lui aussi, avec une insistance que son extrême faiblesse allait finir par vaincre.

Jean avait fini par se taire, acceptant de devenir ce frère qui habitait les dernières pensées de Madeleine. Mais il ne se sentait pas oublié, elle s'était adressée à sa famille comme elle s'était adressée à lui, confondant les morts et les vivants, réunis maintenant pour elle dans un même monde, celui des êtres qu'elle aimait.

Au terme d'une nuit de souffrance et de délire, depuis l'aube dont elle avait sans doute perçu la lumière apaisante à travers ses paupières closes, Madeleine s'était calmée peu à peu. A présent, elle ne s'agitait plus, sa respiration était lente et régulière, et elle dormait silencieusement.

Le calme de Madeleine avait fini par gagner Jean. Toujours auprès d'elle, assis sur son fauteuil, il regardait maintenant dans le vague, laissant sa vue se troubler.

Dans ce moment de paix et d'abandon, une phrase que Madeleine avait prononcée il y a quelques jours lui revint à l'esprit : « Tu as un beau plafond ! » Ses yeux, fermés depuis des heures, s'étaient ouverts un instant. Plusieurs fois déjà depuis le début de la matinée, elle s'était efforcée en vain de soulever les paupières ; enfin, dans son ardent désir de voir un peu de jour, elle avait trouvé la force d'échapper quelques secondes à sa chambre noire. A peine ouvertes, ses paupières s'étaient refermées, mais elle avait eu le temps d'apercevoir, juste au-dessus d'elle, le plafond lumineux de la chambre. Elle souriait, et paraissait emplie, durant un moment, de la rémanence de cette clarté qui lui était un instant apparue. « Tu as un beau plafond ! » avait-elle dit, les yeux déjà refermés. Jean se répétait cette phrase à la fois simple et insolite qui l'avait fait sourire.

C'était bien là une phrase de Madeleine. Elle qui ne parlait jamais d'elle-même, disait toujours en peu de mots, sans le savoir, tout ce qu'elle était : il était si naturel et si habituel pour elle de s'oublier, qu'il ne lui venait pas même à l'idée de s'approprier quoi que ce fût. Ainsi, rien ne lui appartenait, pas même ce plafond blanc, dont la luminosité était pour elle un bienfait qu'elle recevait avec reconnaissance.

« Tu as un beau plafond ! » avait dit Madeleine avec cette candeur qui n'avait jamais cessé d'attendrir Jean et cette indéfectible spontanéité enfantine qui souvent la rendait drôle malgré elle. « C'est aussi le tien ! » avait répondu Jean, imitant joyeusement sa candeur, soudainement égayé par cet éveil tant attendu qui lui avait rendu un instant l'espoir de la retrouver, comme avant. Elle s'était adressée à lui, comme avant, elle l'avait fait sourire, comme avant. Jean avait espéré que Madeleine allait lui revenir un moment, qu'il allait pouvoir lui dire encore quelques mots, quelques mots anodins sans doute qui n'eussent pas heurté sa pudeur, et derrière lesquels eussent été dits, comme des secrets à peine avoués, d'insondables « je t'aime »... Mais non, elle n'était pas revenue, elle n'avait eu que ce fugace instant d'éveil, comme on peut en avoir parfois au milieu du sommeil, puis elle s'était éloignée de nouveau, le laissant seul, seul encore, étrangement seul dans cette chambre qu'ils partageaient depuis si longtemps, depuis toujours, lui semblait-il.

« Tu as un beau plafond ! » avait dit simplement Madeleine, « C'est aussi le tien ! » avait répondu Jean, tandis qu'elle retombait doucement dans son sommeil, s'absentant encore, basculant dans un autre monde, ce monde dans lequel plus personne déjà ne pouvait pénétrer, ce monde lointain que Jean ne pouvait plus atteindre.

A présent, Jean, revenu à lui, regardait Madeleine qui s'éteignait peu à peu sous ses yeux.

Madeleine était morte depuis plus d'une heure. Après avoir encore longuement pensé à elle, Jean, épuisé, s'était assoupi dans son fauteuil. Les jambes engourdis demeurées trop longtemps immobiles, il finit par se réveiller et par se lever. Il retourna à la fenêtre, avec un sentiment de triste liberté, puisque plus rien, maintenant, ne pouvait arriver.

Dehors, quelqu'un passait. Jean suivit du regard la silhouette qui disparut bientôt derrière l'angle d'un immeuble, puis, plus rien, plus personne.

Il attendit un instant, dans le vague espoir que quelqu'un d'autre allait passer pour le distraire encore un peu de sa solitude, de cette absence de vie qui régnait maintenant à l'intérieur de la pièce, à l'intérieur de cette chambre où Madeleine venait de mourir, mais la rue était déserte. Le désert était partout : dehors, à l'intérieur et en lui-même ; Jean ne voyait que le désert.

Puis il détacha son regard de la rue qu'il ne voyait même plus, et quitta la fenêtre.

Il fit quelques pas indécis dans cette chambre qui était devenue, depuis que Madeleine était alitée, tout son univers. Il resta là un instant, au milieu de la pièce, perdu tout à coup dans cet espace exigü, dans cette chambre qu'il connaissait si bien. Puis il vint s'asseoir sur le bord du lit, pour revenir déjà auprès de Madeleine.

Son corps, que l'on devinait à travers le drap, ce corps qu'une vie de plus en plus fragile, ces derniers jours, venait de quitter, était là, inerte, comme une pauvre mue. Son visage n'avait aucune expression. Jean regardait, incrédule encore, ce masque de la mort qui aurait dû le ramener à la réalité. Pourtant, il retenait encore ses larmes pour ne pas pleurer devant elle, pour ne pas faire de bruit, comme s'il craignait toujours de la troubler. Tout était si confus... Madeleine était vivante il y a si peu de

temps encore. Elle était si proche et si lointaine en même temps, près de lui et ailleurs, ailleurs ou nulle part.

– N'aie pas peur, tu n'auras plus mal maintenant, plus jamais, plus jamais, dit Jean à mi-voix, comme pour conjurer sa propre peur irraisonnée de la voir souffrir encore.

Jean caressa la joue de Madeleine, puis il se leva, éprouvant maintenant le besoin de quitter la chambre pour sortir de son enfermement. Il se rendit d'abord dans la salle de bain pour passer de l'eau fraîche sur son visage, puis dans la cuisine pour y mettre un peu d'ordre, sans se presser, se réanimant doucement.

Le moment était venu de cesser les allers et retours du lit à la fenêtre et de la fenêtre au lit, d'agrandir un peu l'espace autour de soi, cet espace qui était devenu si rétréci, si concentré autour du faible souffle de Madeleine. Enfin, ne plus être suspendu à ce souffle fragile, ne plus être attaché à ce fil de vie jour et nuit, enfin, pouvoir s'éloigner du lit et quitter un peu la chambre, maintenant que Madeleine n'avait plus besoin de rien ni de personne, pas même de Jean qui devait à présent l'accepter.

Il était temps à présent de prendre les rendez-vous urgents. Il fallait rompre ce silence hypnotique qui régnait dans la maison et reprendre contact avec le monde extérieur.

Jean commença, presque machinalement, par appeler son médecin de famille – qui connaissait bien sûr l'état de Madeleine – pour lui annoncer l'événement depuis quelque temps si prévisible :

– Voilà, c'est fini, dit-il, éludant ainsi le mot « morte » qu'il ne pouvait pas prononcer.

Puis, parlant d'une manière décousue qui témoignait de son état de grande confusion, il réclama la présence du médecin au plus vite. Celui-ci parvint à le calmer en lui proposant d'être là dès que possible, en une demi-heure environ. Jean le remercia d'une voix faible, mettant fin à ce court échange.

L'esprit troublé encore, il demeura un instant immobile près du téléphone, le temps de retrouver ses forces pour contacter une agence de pompes funèbres de son quartier et le prêtre de la paroisse.

Après qu'il eut dit, comme il pouvait, à chacun de ses interlocuteurs qu'il ne se sentait pas capable de sortir, ceux-ci consentirent à se déplacer et convinrent avec lui des heures des rendez-vous.

Outre qu'il se sentait effectivement très faible, Jean, n'ayant pas encore tout à fait assimilé que Madeleine n'avait plus besoin de lui, ne pouvait se résoudre à la laisser seule.

A présent que tous les rendez-vous étaient pris, Jean, soulagé, regagna la chambre et s'installa dans son fauteuil, tout près de Madeleine de nouveau, avec la sensation d'avoir franchi une sorte de première étape dans le long parcours qui, il le savait, l'attendait maintenant.

Harassé par une nuit sans sommeil ou presque, il ne tarda pas à s'assoupir de nouveau et dormit ainsi un moment, réveillé par la sonnerie de la porte.

C'était, sans surprise, le médecin de famille. Jean le pria d'entrer et le conduisit à la chambre. Le médecin s'approcha du lit de Madeleine, puis, vérifiant ce qu'il savait déjà, lui prit le pouls qui ne battait plus, et reposa son bras inerte le long de son corps. Puis les deux hommes regagnèrent la salle de séjour. Visiblement ému – il appréciait beaucoup Madeleine et Jean qui étaient ses patients depuis de longues années –, le médecin rédigea en silence le certificat de décès qui confirmait officiellement la mort de Madeleine.

Jean lut lentement le document qui témoignait de l'indubitable réalité. Maintenant, c'était écrit. Il ne pouvait plus dire un mot. Le médecin n'avait plus qu'à partir. Jean, hébété, oubliant de le raccompagner à la porte, s'assit sur une chaise et demeura un long moment immobile, le certificat entre les mains, jusqu'à l'arrivée de l'employé des pompes funèbres. Jean sortit de sa torpeur, le fit entrer et l'invita à se rendre à son tour dans la salle de séjour pour s'asseoir à la table qui servait pour l'heure de bureau.

L'homme se présenta d'abord comme étant le conseiller funéraire et précisa qu'il était là pour répondre à toutes ses questions et, autant que possible, à ses souhaits particuliers. Jean, sans plus attendre, exprima son seul désir qui était de garder Madeleine auprès de lui, dans son lit, chez elle, chez eux, jusqu'aux funérailles. L'homme l'informa que c'était tout à fait réalisable et que la veillée funèbre se pratiquait encore couramment.

Jean fut presque heureux un instant. Il voulait tant voir encore quelques jours Madeleine dans son lit, comme d'habitude, avant le moment si redouté de la voir dans son cercueil. Le cercueil matérialisait la mort. Tant qu'elle était dans son lit, elle était encore là, comme endormie.

L'homme expliqua ensuite à Jean comment les choses se déroulaient – avec le choix de la veillée funèbre – depuis le décès jusqu'à la fin des funérailles, répondit à toutes ses questions, et précisa qu'il allait se mettre rapidement en relation avec l'église pour l'organisation du service religieux.

Puis il posa sur la table les catalogues qu'il allait laisser à Jean, l'invitant en même temps à venir à l'agence pour mieux voir les différents articles. Un rendez-vous fut pris aussitôt pour le lendemain matin.

- Et... pour déclarer le décès... enfin, pour tout ce qui est administratif, qu'est-ce qu'il faut faire ? s'inquiéta Jean.

Il fut immédiatement rassuré par la réponse du conseiller funéraire qui lui proposa la prise en charge par ses services des diverses démarches à accomplir.

Une chose encore était réglée.

Le conseiller funéraire dut aussi parler à Jean de l'intervention du thanatopracteur, la personne qui s'occupait des soins de conservation et de présentation du défunt. Il ne s'attarda pas sur le sujet délicat des soins de conservation, se limitant à parler d'une injection, et en arriva très vite aux soins de présentation qui, dit-il, comportaient la toilette, l'habillage, et le maquillage du défunt. Au mot « maquillage », Jean réagit vivement :

- Non, dit-il avec empressement, pas de maquillage s'il vous plaît.

Maquiller Madeleine, pensait Jean, c'eût été la trahir, elle qui n'aurait jamais songé à se maquiller de son vivant.

- C'est entendu, répondit l'homme, nous ne procéderons pas au maquillage.

Il était à la fois étrange et très éprouvant pour Jean d'entendre parler de Madeleine seulement comme d'une morte, elle qui était encore si présente pour lui.

Après un court silence, le conseiller funéraire demanda à voir la défunte. Il sortit de sa mallette un mètre, un carnet, un stylo, et les deux hommes se rendirent dans la chambre. Le conseiller funéraire mesura le corps de Madeleine. Jean, debout dans l'encadrement de la porte, le regardait faire en silence. La vision de ce geste, lui rappelant brutalement qu'elle serait bientôt dans un cercueil, fut pour Jean difficilement soutenable.

- J'ai terminé, dit l'homme, après avoir noté dans son carnet la taille de Madeleine.

Puis les deux hommes quittèrent la chambre. Le conseiller funéraire récupéra sa mallette et adressa à Jean quelques mots de politesse d'usage avant de s'en aller.

Jean avait maintenant du temps avant la dernière visite, celle du prêtre qui devait arriver en fin d'après-midi. Il regagna d'abord la chambre pour fermer les volets et ne pas laisser ainsi pénétrer la chaleur, suivant les recommandations du conseiller



funéraire. Puis il revint vers Madeleine et, comme il le faisait si souvent, s'assit au bord du lit. Il la distinguait bien encore dans la pénombre, un peu de lumière filtrait à travers les persiennes.

Jean, les yeux fixés de nouveau sur son visage, songea brusquement qu'il lui fallait encore annoncer l'événement à la famille et aux proches amis. A cette seule idée, l'angoisse lui serrait la poitrine et ses mains étaient en sueur, mais il fallait bien finir par le faire.

Après avoir appelé tout le monde et parlé longuement au téléphone avec les uns et les autres de la mort de Madeleine, Jean, bouleversé, vint s'asseoir dans son fauteuil pour se reposer un peu et surtout retrouver un moment d'intimité avec elle, en attendant la venue du prêtre.

Au bout d'un trop court moment, la sonnerie de la porte l'obligea à la quitter encore.

Jean fit entrer le prêtre et le conduisit lui aussi dans la salle de séjour pour l'inviter à s'asseoir.

L'homme d'Eglise se mit à parler sans plus tarder de la cérémonie. Jean l'écoutait avec une grande attention. Puis le prêtre lui demanda avec délicatesse de bien vouloir lui parler de son épouse. Jean acquiesça d'un signe de tête et commença à parler... Il fallait bien sûr que l'intéressé connaisse au mieux Madeleine à travers tout ce que Jean pourrait lui dire à son sujet pour préparer son oraison funèbre et faire, le moment venu, l'éloge de la défunte. L'usage voulait en effet que l'on encensât les mérites du défunt, oubliant du même coup ses travers. Mais cette petite tricherie ne pouvait embarrasser Jean qui, de toute façon, ne trouvait pas de défauts à Madeleine. Aussi, il ne cessa d'énumérer ses qualités avec une émotion grandissante à mesure qu'il parlait. Après avoir fait de son mieux pour dire qui était Madeleine, Jean finit par se taire. L'homme d'Eglise lui adressa quelques mots de réconfort, puis, après un instant de silence, lui demanda si son épouse était croyante.

– Je ne sais pas, répondit Jean.

Le prêtre fut un peu déconcerté par cette réponse.

– Elle n'en parlait jamais, ajouta Jean sans en dire davantage.

– C’était peut-être son jardin secret, insista le prêtre qui voulait absolument que Madeleine fût croyante.

– Je ne sais pas si elle était croyante, répéta Jean, je crois qu’elle ne le savait pas elle-même, et il n’y a rien à dire sur ce sujet dans l’oraison funèbre.

Jean avait parlé fermement – ce qui ne lui était pas habituel – mais sans agressivité, de sorte que le prêtre ne se sentit pas blessé mais plutôt gêné d’avoir été si maladroit.

– Il est vrai que des chrétiens s’éloignent de la foi au cours de leur vie, mais les portes de l’Eglise leur sont ouvertes jusqu’à la fin, dit-il comme pour se rattraper.

Puis, bien que le prêtre se doutât que Jean était athée, il ne put s’empêcher de lui dire, juste avant de partir, que l’amour était éternel. Cette phrase-là, au-delà du cliché, avait frappé Jean : il eût tant voulu que ce fût vrai et que Madeleine, ailleurs, l’aimât encore comme il l’aimait.

Maintenant, Jean n’attendait plus personne. La maison, après tant de mouvement, était de nouveau plongée dans le silence. Jean alluma le téléviseur pour faire taire ce silence. Puis il se rendit dans la salle de bain pour s’occuper un peu de lui.

Le temps de prendre une douche et de se raser, et Jean était de nouveau auprès de Madeleine.

Le lendemain – et durant tout le temps de la veillée funèbre –, ce fut autant d’agitation. Jean eût voulu ne pas quitter Madeleine un instant, mais il y avait encore tant de choses à faire avant les funérailles qui devaient avoir lieu maintenant dans deux jours.

Jean dut d’abord, tôt dans la matinée, se rendre à l’agence des pompes funèbres, accompagné par la sœur de Madeleine. En dépit du soutien qu’elle venait lui apporter, Jean était accablé : il y avait maintenant tant de choix à faire, des choix aussi importants que définitifs, celui du cercueil, de la pierre tombale, de l’épithète et de sa typographie, du texte des faire-part, de la couronne mortuaire et de l’inscription sur son ruban...

Jean, non sans mal, finit par faire son choix, avec l’aide de sa belle-sœur qui sélectionna à son tour, dans le catalogue mis à leur disposition, une gerbe de fleurs.

– Les faire-part seront prêts en début d’après-midi, nous pouvons vous les apporter vers quatorze heures, dit le conseiller funéraire tandis que l’on réglait les frais.

De retour chez lui, seul de nouveau – sa belle-sœur lui avait proposé en le raccompagnant de rester un moment avec lui et Jean lui avait exprimé son besoin de se reposer –, il s’installa comme d’habitude dans son fauteuil, auprès de Madeleine, et oublia le temps, pensant à tout ce qu’il avait choisi pour elle, ou ne pensant plus à rien, comme absent d’un instant à l’autre.

Au bout d’un long moment, il quitta le chevet de Madeleine pour prendre un repas léger, juste de quoi se nourrir un peu.

Puis, après qu’un employé des pompes funèbres fut passé comme convenu pour remettre à Jean les faire-part, ce dernier se mit sans tarder à remplir les enveloppes ; il avait du mal à écrire et ce fut laborieux.

Il fallut ensuite ressortir, se séparer de Madeleine de nouveau, pour aller poster les faire-part.

Avant de rentrer chez lui et de la retrouver – à peine sorti, il ne pensait qu’à cela –, Jean dut encore faire quelques courses indispensables, avec la sensation étrange que Madeleine l’attendait.

Enfin revenu auprès d’elle, Jean n’avait plus qu’à attendre le prochain rendez-vous.

Le thanatopracteur ne tarda pas à arriver. Jean lui indiqua la chambre et le devança pour allumer la lumière, les volets étant clos. Dès que les deux hommes s’approchèrent du lit de Madeleine, Jean s’empressa de répéter ce qu’il avait déjà dit au conseiller funéraire : il ne voulait pas de maquillage.

– Bien, répondit l’homme d’une voix posée.

Puis, Jean lui montra, présentés avec soin sur le lit, aux pieds de Madeleine, la robe et les souliers qu’il avait choisis pour elle, sans oublier sa perruque : inquiète, elle lui avait demandé avec insistance qu’on la lui mît pour se présenter convenablement aux autres une dernière fois. C’était une perruque qui ressemblait à ses propres cheveux et ne la dénaturait pas. La robe était bien sûr celle que Madeleine préférait, c’était sa plus jolie robe d’été, une robe à manches courtes, avec un motif fleuri très discret aux couleurs tendres. Quant aux souliers, Jean avait

choisi une paire de mocassins beiges qui allaient bien avec la robe. Il les avait si bien nettoyés et cirés que ceux-ci semblaient neufs.

– J’en ai pour à peu près une demi-heure, précisa le thanatopracteur.

Jean regagna la salle de séjour pour attendre qu’on ait fini de prodiguer à Madeleine ces derniers soins. Il s’installa sur le canapé pour se reposer un peu.

Au bout d’une demi-heure environ, comme prévu, le thanatopracteur revint dire à Jean que son épouse était prête. L’homme ajouta d’une voix retenue qu’il avait placé sous le drap une couverture réfrigérante qu’il fallait laisser branchée en permanence pour la conservation du corps. « Pour la conservation du corps », Jean n’arrivait pas à entendre ces mots-là. Madeleine n’était plus qu’un corps, et cela était encore pour lui inconcevable.

Sans un mot de plus, les deux hommes retournèrent dans la chambre.

Madeleine était soigneusement habillée et coiffée de sa perruque, elle était là, morte, dans sa jolie robe.

Jean la regardait, oubliant le thanatopracteur qui était resté un peu en retrait.

– Je vais vous laisser, dit doucement ce dernier.

Jean le remercia sans pouvoir détacher son regard de Madeleine, tandis que l’homme s’en allait discrètement.

Enfin, plus de rendez-vous, Jean allait pouvoir de nouveau se reposer tout près d’elle jusqu’au lendemain matin.

Comme cela avait été convenu avec les uns et les autres, pour que Jean eût le temps de faire tout ce qui était urgent les deux premiers jours de la mort de Madeleine, le troisième et dernier jour de cette veillée funèbre fut celui des visites des parents et amis.

Les visites s'échelonnèrent tout au long de l'après-midi. Il fallait être partout, accueillir ceux qui arrivaient, saluer ceux qui repartaient, rejoindre entre deux allées et venues la salle de séjour où l'attendaient les autres. Il fallait entendre dix fois les mêmes mots de réconfort d'usage ; cependant, au milieu des lieux communs de circonstance, on pouvait lire sur les visages une véritable peine. Jean se sentait moins seul.

Chacun, tour à tour, allait voir Madeleine.

En dépit du bien que lui procuraient ces visites, Jean, au bout de deux heures à peine, attendait déjà avec impatience de pouvoir être de nouveau seul avec Madeleine, seul avec elle pour une nuit encore, la dernière.

Lorsqu'en fin d'après-midi tout le monde fut parti, Jean, après avoir remis un peu d'ordre dans la salle de séjour sans s'y attarder, retrouva sa place dans le fauteuil, aux côtés de Madeleine qui allait le quitter bientôt une seconde fois.

Durant les trois nuits de la veillée funèbre, Jean, incapable de quitter le chevet de Madeleine, n'avait pu se coucher. Les deux premières nuits, après de longues heures sans sommeil, il avait fini par s'assoupir dans son fauteuil et avait dormi ainsi deux ou trois heures.

Pour la dernière nuit de cette veillée, Jean ne voulait pas dormir un instant. Il s'interdisait de céder au sommeil. Ne lâchant pas la main sans vie de Madeleine, il voulait être avec elle, en pleine conscience, la nuit entière. Il ne voulait rien perdre de ces derniers moments d'intimité avec elle. Il ne lui restait que quelques heures avant l'arrivée des pompes funèbres.

Lorsque vint le matin, Jean sentit son cœur se serrer. Maintenant, les pompes funèbres n'allaient plus tarder.

De plus en plus fébrile, il ne cessait à présent de caresser et de baiser la main de Madeleine.

Bientôt en effet, quatre hommes des pompes funèbres portant le cercueil arrivaient, devancés par le conseiller funéraire.

Tandis qu'ils se donnaient mutuellement des indications pour parvenir à se diriger en montant l'escalier en colimaçon ainsi chargés, Jean, qui les avait entendus arriver, avait reposé doucement la main de Madeleine dans son lit, avant de se lever, la gorge nouée.

Le moment de perdre définitivement cette intimité que Jean et Madeleine avaient partagée depuis si longtemps, ce moment du premier pas vers la séparation, était arrivé.

Parvenus en haut de l'escalier, les porteurs, toujours accompagnés par le conseiller funéraire, entrèrent avec le cercueil sans trop de difficulté. Jean leur indiqua la salle de séjour et l'endroit où il voulait l'installer. Lorsqu'il fut en place, il leur montra la chambre. Deux des porteurs y entrèrent, et, avec des gestes lents de circonstance, entreprirent de porter le corps de Madeleine pour rejoindre la salle de séjour et le déposer dans le cercueil, sous le regard incrédule de Jean.

Madeleine n'était plus dans son lit. C'était la fin de toute une existence.

Après cette avalanche de choses à faire dans l'urgence durant ces trois jours de veillée funèbre, le moment des funérailles laissait enfin place à l'essentiel : dire adieu à Madeleine.

Tout était prêt à présent pour commencer la mise en bière.

Madeleine était étendue dans son cercueil, les mains posées l'une sur l'autre.

Jean était assis tout près du cercueil. De nouveau, immobile, il ne détachait pas son regard du visage de Madeleine qu'il ne verrait plus bientôt.

Oubliant la famille et les amis présents, il n'était qu'avec elle encore.

Au bout d'un long moment, le conseiller funéraire, devenu le maître des cérémonies, qui, comme ses subordonnés, s'était tenu jusque-là discrètement à l'écart du cercueil et des proches de la défunte, vint s'entretenir un instant avec la sœur de Madeleine ; puis, celle-ci s'approcha de Jean, se pencha vers lui, et, entourant de son bras ses épaules, lui dit à voix basse, avec douceur : « Jean, il faut aller à l'église maintenant..., il faut fermer le cercueil... » Jean, toujours sans quitter des yeux Madeleine, hocha la tête sans un mot. Sa belle-soeur revint vers le conseiller funéraire pour lui dire, à mi-voix encore, que c'était le moment. Ce dernier s'entretint à son tour avec les porteurs, puis l'un d'eux s'avança. « Une seconde, s'il vous plaît » dit Jean d'une voix éteinte, puis il caressa du revers de la main la joue de Madeleine. Lorsqu'il eut retiré sa main, l'homme fit son travail. Jean regarda Madeleine jusqu'au dernier moment, jusqu'à cet ultime instant où le cercueil se referma sur elle.



Il resta là un instant, hébété, face au cercueil fermé, puis se releva lentement. On tenta de le reconforter avec les sempiternels « Tu n'es pas seul, on est là, ça va aller... », « Elle ne souffre plus maintenant, elle est enfin en paix... » Jean acquiesçait à tous ces clichés, mais il écoutait à peine et regardait maintenant les quatre porteurs sceller le cercueil, oubliant de nouveau tout le reste.

Il était grand temps à présent de se rendre à l'église. Il fallut s'éloigner du cercueil. Jean, hagard, se laissa encore aider : l'un de ses amis lui prit le bras pour l'entraîner doucement vers la sortie de l'appartement. Puis, pêle-mêle, tout le monde suivit.

Cet ami qui ne le quittait pas l'accompagna jusqu'au corbillard qui stationnait devant la cour de l'immeuble. Jean y monta, suivi de sa belle-sœur. Personne ne dit mot. Jean regardait dehors à travers la vitre, les yeux fixés sur la porte de l'immeuble. Après quelques longues minutes d'attente, le cercueil apparut enfin. Puis il fut installé à sa place dans le corbillard. De nouveau, Jean était tout près de Madeleine.

Le changement de lieu avait demandé un peu d'organisation : Qui était en voiture ? Qui pouvait emmener qui ? Comment se retrouvait-on là-bas ? Lorsque tout fut arrangé, on se dispersa pour rejoindre les voitures, tandis que le corbillard démarrait.

Tout le monde se retrouva quelque temps plus tard sur le parvis de l'église.

Des petits groupes se formèrent, on évoquait Madeleine avec des larmes et des sourires.

Toujours entouré par sa belle-sœur et son ami, Jean aperçut de nouveaux visages. Avant d'entrer dans l'église pour la cérémonie, ce fut ainsi le moment des traditionnelles condoléances de ceux qui n'avaient pas assisté à la mise en bière et se trouvaient être des connaissances plus que des proches de Jean et de Madeleine. Les anciens collègues de travail, le médecin de famille, l'infirmière, la concierge, les voisins, tous étaient là pour elle, et Jean en éprouva un peu de réconfort.

En entrant dans l'église, on était gagné tout de suite par cette sérénité qui y régnait et rompait si radicalement avec l'agitation extérieure.

Chacun prit place en silence.

La splendeur de ces lieux immuables qui faisait oublier la mouvance du monde, cette résonance qui magnifiait chaque son, la noblesse des matières : de toute part, le bois de chêne et, reine de ces lieux, la pierre, exhalant son odeur fraîche et éthérée, tous ces cierges offrant au regard une constellation de petites flammes vacillantes, la majesté de l'autel, les vitraux enfin, diaphanes, laissant pénétrer le soleil de ce jour en éclats de couleurs vives et pures, tout semblait être là pour apaiser les âmes. Abîmé dans un émerveillement qui le détachait de nouveau du monde, Jean contemplait à présent le grand vitrail central au-dessus de l'autel, ce vitrail qui resplendissait depuis des siècles. Tant de beauté pour Madeleine, Jean, à cet instant, était ébloui.

Puis vint le moment de l'arrivée du cercueil, accompagnée d'une musique sacrée résonnant sous les voûtes de pierre.

Le vitrail était oublié, Jean ne voyait plus maintenant que le cercueil qui venait d'apparaître, porté puis lentement déposé sur son support face à l'autel par des hommes pour lui invisibles, en cet instant où seule Madeleine existait. Le temps s'était arrêté, et ce fut un moment sans durée.

Il y avait ce monde-là, perceptible et tangible, avec ce cercueil gardant désormais le corps de Madeleine, et il y avait cet autre monde, invisible, cet autre monde hypothétique auquel on pensait infailliblement en ces lieux et dans cette circonstance, ce monde impénétrable qui était peut-être celui de la vie éternelle, comme il pouvait ne pas même exister, laissant place au néant.

Après s'être assis en silence, tout le monde s'était immobilisé. Le prêtre, après la lecture d'un passage de la Bible, suivant la liturgie, parlait maintenant de la défunte. Jean tentait de calmer sa douleur pour se concentrer sur les paroles de l'homme d'Eglise qui rendait hommage à Madeleine.

Lorsque le prêtre eut achevé son oraison funèbre et quitta l'autel, l'assistance se remit lentement en mouvement, et l'on commença, ici et là, à parler à voix basse. Puis l'on se tut de nouveau, suivant du regard le prêtre qui s'avança vers le cercueil, répandit l'encens, selon le rituel de l'Eglise, et procéda, pour finir, à la bénédiction.

Après un temps vide, une sorte de flottement, un instant où il ne se passa rien, on se leva lentement.

Ce fut alors le moment de s'approcher du cercueil et de le toucher pour ceux qui le souhaitaient, le toucher comme pour avoir un contact, un ultime contact avec celle que l'on perdait.

La main de Jean s'y attarda longuement, dans cette dernière caresse qu'il donnait à Madeleine.

La cérémonie s'acheva ainsi.

Avec des gestes lents pour ne pas le brusquer, la sœur de Madeleine vint aider Jean à regagner la sortie de l'église.

On vint se rassembler encore une fois sur le parvis, les yeux éblouis par le soleil tandis que l'on venait de quitter la pénombre.

L'infirmière qui était venue quotidiennement ces derniers temps pour prodiguer des soins à Madeleine se tenait un peu à l'écart, essuyant discrètement ses larmes.

Tandis que l'on commençait à s'organiser de nouveau pour le départ vers le cimetière, Jean était dans ses pensées. Sous le charme encore de l'église, de sa beauté et de son atmosphère, il avait été un peu déçu cependant par l'oraison funèbre du prêtre qui, habitué, suivant l'usage, à faire indifféremment l'éloge de tous les morts de sa paroisse, n'avait dit que des platitudes sur un ton solennel qui ne pouvait s'accorder à la simplicité de Madeleine.

Le prêtre avait commencé bien sûr par évoquer l'enfance de la défunte devenue très tôt orpheline, avant de parler de sa vie d'adulte : Madeleine avait supporté avec courage l'épreuve de la maladie, elle avait été une bonne épouse, une femme dévouée, serviable, généreuse, et pour ses petits péchés, le Seigneur les lui pardonnait en l'accueillant dans son royaume. Mais de quels péchés parlait-il ? Quels péchés eût-elle pu commettre quand il n'y avait pas le moindre mal en elle ? Madeleine, qui avait reçu, enfant, une éducation religieuse, n'avait pas découvert les valeurs morales et les vertus dans les livres saints car elles étaient en elle naturellement.

Ainsi, malgré les recommandations préalables de Jean, l'homme d'Eglise n'avait pas su dire qui était Madeleine. Mais Jean ne pouvait pas lui en vouloir, il ne l'avait pas connue.

Au bout de quelques minutes, Jean revint au moment présent : devant l'église, famille et amis proches l'entouraient toujours, respectant son silence. Les autres, laissant Jean parmi les siens, étaient partis avec discrétion.

Le moment était venu de se rendre au cimetière.

Jean et sa belle-sœur regagnèrent le corbillard tandis que l'on s'éparpillait par petits groupes dans les rues voisines pour rejoindre encore une fois les voitures.

Un peu plus tard, tout le monde était là.

Suivant maintenant le cercueil, on se dirigea lentement vers la tombe.

Les gerbes et couronnes de fleurs affluaient comme autant de témoignages d'affection pour Madeleine. Jean lisait les inscriptions sur les rubans : banales, elles n'en étaient pas moins émouvantes.

Le moment de l'inhumation était arrivé.

Jean devait à présent quitter Madeleine définitivement. Il fallait la laisser descendre dans la tombe. Jean regardait fixement le cercueil qui s'enfonçait lentement.

Lorsqu'il fut en place, on remonta les cordes et l'on entreprit le dernier rituel des cérémonies. Jean prit la petite pelle remplie de terre qu'on lui tendit, et jeta dans la tombe, sur le cercueil maintenant inaccessible, cette pelletée de terre symbolique : il devait accepter, par ce geste, d'ensevelir l'être qu'il aimait plus que tout autre.

Puis les uns et les autres, parents et amis, firent le même geste en silence. On n'entendait plus que ce petit bruit régulier des pelletées de terre tombant sur le cercueil.

Lorsque le rituel fut accompli, tout le monde se recueillit un moment.

Ce dernier moment de recueillement marqua la fin des cérémonies funéraires et des adieux de Jean à Madeleine.

Les funérailles s'étaient déroulées parfaitement, sans le moindre contretemps, comme l'aurait souhaité Madeleine qui aimait l'ordre en toute chose. Aussi, Jean se sentait maintenant plus serein.

Jean avait convié la famille et les proches amis à se retrouver chez lui pour se rassembler une dernière fois en hommage à Madeleine.

Toujours soucieuse de venir en aide à Jean qui par moments était ailleurs, sa belle-soeur fit le service. On entendait : « je veux bien un porto », « un jus d'orange, merci », ces petites phrases concrètes qui venaient rompre le silence.

Puis, peu à peu, on commença à parler de nouveau de Madeleine.

Quelques-uns des invités, silencieux, étaient assis sur les chaises disposées çà et là, mais la plupart restaient debout, parlant le verre à la main, y compris Jean qui, revenant à lui, voulait être au cœur des conversations, souriant même en racontant quelques anecdotes qui avaient trait à la candeur de Madeleine.

Au bout de deux heures environ, quelques amis d'abord commencèrent à partir.

Les autres suivirent peu après, ainsi que les nièces et cousins.

La sœur de Madeleine resta encore un peu pour aider Jean à débarrasser les verres et à rapporter dans la salle de séjour le fauteuil qui, désormais, ne servait plus à rien dans la chambre.

Puis, Jean, épuisé, lui exprima son besoin d'être seul.

Tout était en ordre de nouveau dans la maison.

Famille et amis venaient de partir, et c'était tout à coup le silence total.

A peine Jean était-il seul que Madeleine lui manquait déjà. Il découvrait ce vide effroyable que laisse en soi l'être aimé lorsqu'il n'est plus là.

Jean retourna dans la chambre et s'assit une fois encore au bord du lit de Madeleine, comme il l'avait fait si souvent quand elle était là. Le lit était vide à présent, mais il y avait encore, posée sur l'oreiller, sa chemise de nuit tout imprégnée de son odeur. Jean avait décidé de ne jamais la laver. Il prit lentement la chemise, la respira, les yeux fermés, et se mit à pleurer.

Jean allait devoir s'habituer à vivre sans Madeleine, s'accoutumer à son absence définitive.

Pour l'heure, sa douloureuse sensation de vide se mêlait étrangement à la sensation troublante de la présence de Madeleine dans toute la maison. Jean la revoyait dans chaque pièce où il se trouvait, dans la chambre en particulier, où elle avait passé tant de temps alitée.

La maison était encore imprégnée d'elle, d'autant plus que toutes ses affaires étaient encore là, à leur place habituelle, et Jean les voyait partout : il voyait ses vêtements chaque fois qu'il avait quelque chose à prendre dans l'armoire, il voyait dans la salle de bain ses affaires de toilette et sa bouteille d'eau de Cologne – qu'il allait garder bien sûr pour pouvoir respirer chaque fois qu'il le voudrait ces fragrances qui lui rappelleraient à jamais Madeleine –, il voyait dans la cuisine ses boîtes de médicaments devenus inutiles.

Peu à peu, les appels téléphoniques et les visites se raréfiaient. L'événement était passé. La vie quotidienne reprenait son cours dans un lourd silence, une vie désormais solitaire qu'il était temps d'affronter sans la vision permanente de toutes les affaires de Madeleine, vision envahissante qui ramenait Jean dans le passé et brouillait son esprit.

Mais Jean repoussait sans cesse le moment de se détacher de ces affaires, de rassembler celles qu'il allait devoir donner, suivant les instructions de son épouse, et de ranger le peu de choses qui lui resterait.

Aujourd'hui encore – plus de trois semaines étaient passées depuis que Madeleine n'était plus là – Jean, une fois de plus, ne put que se promettre de le faire très prochainement, ménageant ainsi jour après jour sa peine à l'idée de devoir effacer les dernières traces de Madeleine.



Jean s'était enfin décidé à s'occuper des affaires de Madeleine.

Avec des gestes lents, il ouvrit les deux grandes portes de l'armoire en chêne dans laquelle linge de maison, vêtements et souliers étaient soigneusement rangés. Sur la pile de draps, bien en évidence, se trouvait le coffret contenant les bijoux de Madeleine qui les avait déposés là, avant d'être alitée, pour s'assurer que Jean ne puisse les oublier. A côté de l'armoire, des sacs en plastique de différentes tailles étaient prêts à être remplis, prêts à recevoir les affaires dont il allait falloir maintenant se séparer. Les consignes de Madeleine avaient été claires :

– Les bijoux pour mes nièces, les vêtements et les souliers pour la Croix-Rouge, et puis une belle nappe pour la voisine, il faut la remercier pour toutes ses attentions, et le foulard bleu pour la petite Marie.

Marie était la jeune infirmière que Madeleine aimait bien, et elle avait choisi pour elle son beau foulard de soie, un foulard qu'elle ne mettait qu'en de rares occasions et qui semblait neuf. Ses quelques bijoux étaient donc pour ses nièces. Soucieuse d'être équitable et en proie à une indécision profonde chaque fois qu'il s'agissait de faire des choix, Madeleine avait longuement réfléchi pour répartir au mieux entre elles le peu de broches et colliers qui lui venaient de sa mère.

– Il ne faut pas se tromper surtout, tu te souviendras ? avait-elle dit, inquiète, à Jean qui, dissimulant ses larmes, était parvenu à la rassurer.

Obéissant et désireux de satisfaire la volonté de Madeleine, Jean prit d'abord dans l'armoire les vêtements à donner, et commença à les plier, un à un, avec une application presque solennelle, pour les mettre dans les grands sacs appelés à disparaître de la maison d'un jour à l'autre, ces vêtements auxquels s'attachaient les

souvenirs de toute une vie, ces vêtements qui lui ressemblaient, qui étaient simples comme elle, et démodés, parce que Madeleine, .sans se soucier le moins du monde d'être au goût du jour, les portait aussi longtemps qu'ils n'étaient pas abîmés. Elle pouvait conserver ainsi, non par souci d'économie, mais par simple désintérêt pour les questions vestimentaires, des vêtements vieux de vingt ans, qui s'usaient beaucoup moins vite que ne passaient les modes.

Jean la revoyait dans ses robes vieillottes... C'était comme ça qu'il l'avait aimée. La mode, voilà encore une de ces choses qui n'étaient pas de son monde.

Jean acheva de plier la dernière robe.

Les vêtements étaient maintenant répartis dans les sacs à donner. Jean avait mal à l'idée que Madeleine ne les porterait jamais plus, il avait peine à donner ces vêtements qui faisaient presque partie d'elle et à concevoir que d'autres allaient désormais les porter à sa place.

Il restait encore à s'occuper des bijoux, des souliers, des médicaments, du linge de maison, et du linge de corps. Mais, trop éprouvé pour poursuivre à présent ces douloureux rangements, il remit tout cela au lendemain.

Les médicaments chez le pharmacien, c'était fait. Les bijoux, répartis dans trois enveloppes sur lesquelles Jean avait inscrit les noms des nièces de Madeleine, c'était fait. Les souliers, c'était fait aussi : Jean les avait mis dans un des sacs destinés à la Croix Rouge, à l'exception d'une paire qu'il voulait garder, une paire au moins...

Pour en revenir aux vêtements, Jean n'avait pas pu non plus se résoudre à donner, en dépit des instructions précises de son épouse et de son désir de respecter ses derniers souhaits, la robe qu'elle avait tant portée, en toute saison, avec un gilet l'hiver, et n'avait pas eu la force de se dessaisir du manteau qu'il lui avait offert autrefois et qui avait traversé de nombreuses années de leur vie commune. Enfin, Jean avait gardé et conserverait précieusement, dans l'état où elles étaient, les deux chemises de nuit et la robe de chambre de Madeleine, cette robe de chambre qu'elle n'avait pas quittée tandis que son état ne lui permettait plus de sortir, et ces chemises de nuit qui avaient enveloppé chacune tour à tour son corps fatigué et dont Jean l'avait vêtue jusqu'à la fin, la changeant comme un enfant – avec l'aide de la petite Marie –, lorsque toutes ses forces l'eurent abandonnée. Madeleine n'avait rien dit au sujet de ces affaires-là, qui étaient sans doute à la fois trop usées et trop intimes pour qu'elle eût seulement l'idée de les donner. Tandis qu'il s'était senti un peu coupable d'avoir ressorti des sacs la robe et le manteau pour les remettre dans l'armoire, il savait – il y avait eu là un accord tacite entre Madeleine et lui – que la robe de chambre et les chemises de nuit étaient pour lui.

Jean passa longuement sur son visage en la respirant, une fois encore, la dernière chemise que Madeleine avait portée et dont l'odeur, le transportant dans le passé, la rendait tout à coup si présente. Puis il s'efforça avec peine de s'en détacher, et finit par plier les deux chemises et la robe de chambre, avec des gestes qui ressemblaient à des caresses, pour les ranger enfin dans l'un des grands tiroirs de la commode de la chambre, avec le linge de corps que Jean n'avait pas pu jeter.

Jean s'occupait maintenant du linge de table. Suivant toujours les instructions de son épouse, il mit de côté, après avoir un peu hésité dans son choix, l'une des nappes en parfait état pour la donner à la voisine qui, certes, s'était montrée serviable en maintes occasions durant la maladie de Madeleine et s'était toujours inquiétée de son état, par curiosité sans doute, pensait Jean, plus que par véritable compassion, constamment à l'affût de quelque information, mais c'était égal, pour lui, de toute façon, deux nappes ordinaires et une « plus jolie » pour recevoir suffisaient.

En reformant la pile de linge de table qu'il venait de défaire, Jean trouva un petit mot glissé entre deux nappes. Les larmes lui montèrent aux yeux à la seconde où il le lut : « Merci pour tout ». Saisi, Jean s'assit sur le bord du lit de Madeleine, le petit papier entre les mains.

C'était bien elle encore, ce petit mot pudique qui en disait tant. « Merci pour tout »... Merci d'avoir pris soin de moi et de m'avoir accompagnée jusqu'à la fin, merci pour tout ce que tu m'as donné, merci pour cette vie passée ensemble... « Merci pour tout », il y avait dans ces trois mots venus tout droit d'un cœur simple, dans ces mots d'ordinaire si banals et qui, en la circonstance, devenaient bouleversants, il y avait là toute la grâce de Madeleine.

« Merci pour tout »... Madeleine avait laissé à Jean ce petit mot qui devait lui parvenir quand elle ne serait plus là et qu'elle lui adressait ainsi au-delà du temps, au-delà de la mort. Madeleine n'était plus, et ce petit mot qui venait d'elle était entre les mains de Jean, dans ce présent habité du passé. Par ce geste sublime, ayant dissimulé parmi le linge – lorsqu'elle était encore valide mais savait sa fin prochaine – le petit message que Jean trouverait à un moment ou à un autre au hasard des rangements qu'il allait entreprendre « après », Madeleine lui disait aujourd'hui, tandis qu'elle ne pouvait plus être auprès de lui : « Merci pour tout ».

Jean entendait sa voix et oubliait le silence de la chambre.

Physiquement absente, elle était là de nouveau, présente dans ce petit mot, elle lui parlait encore, et lui parlerait ainsi chaque fois qu'il aurait besoin de le relire.

Jean était comme hypnotisé, les yeux rivés à ces trois mots et à cette écriture appliquée, ronde, et menue, qui était la trace de l'existence de Madeleine, le témoignage présent de cette existence passée qui semblait ainsi éternelle.

La fatigue alourdissait ses paupières. Jean n'avait pas bougé depuis près d'une heure. Il était temps maintenant de se détacher du petit mot. Jean finit par se résoudre à le ranger. Il choisit sans hésiter le tiroir de sa table de chevet, ce tiroir qui devenait sacré et renfermerait désormais ce qu'il avait de plus cher.

Le petit mot de Madeleine était ainsi à portée de sa main, et il pourrait le relire autant qu'il le voudrait... Combien de fois l'avait-il lu déjà ? Combien de fois le lirait-il encore ?

Tout au long de la journée et jusqu'au cœur de la nuit, avant de céder au sommeil, il n'eut à l'esprit que ces mots de Madeleine : « Merci pour tout ».

## TU CROIS QU'IL EST MORT, PAPA ?

Au commencement il y avait moi, puis papa, maman, et mes deux sœurs.

C'était l'ordre des choses et tout était parfait.

Je grandissais dans un monde lisse et harmonieux dont je me sentais, comme chaque enfant peut-être, le centre.

Les autres étaient des entités qui gravitaient autour de moi. Les autres excepté un, qui n'évoluait pas autour de moi, mais au-dessus : planant magistralement au-dessus de tous et de tout, mon père était la Loi. Tandis que j'obéissais ponctuellement à ma mère, seulement en sa présence, j'obéissais à mon père en son absence même, car la Loi était omniprésente, et je ne pouvais vivre sans elle.

J'étais béate d'admiration quand je voyais mon père se raser ou mettre ses grandes chaussures – mes pieds à moi flottaient dedans –, et j'avais beau savoir que d'autres pères existaient, se rasaient et mettaient des grandes chaussures, ils étaient pour moi des copies, des imitations. Le vrai père, c'était le mien.

Chacun des membres de ma famille tenait son rôle, rôles immuables qui donnaient à ma vie un caractère toujours prévisible. Rien d'inhabituel ne pouvait arriver : papa serait toujours papa, juste et infallible, maman serait toujours maman, faite pour me nourrir, me choyer, me vêtir, mes sœurs seraient toujours mes sœurs, quelquefois amies, quelquefois ennemies, – sœurs dont je ne pouvais ignorer

qu'elles avaient autant d'importance que moi au sein de la famille, bien qu'elles ne fussent pas moi. Cette vérité embarrassante devait être légèrement travestie pour ne pas menacer mon bien-être parfait ; aussi, je transformais le « autant d'importance que moi » en « presque autant d'importance », le « presque » faisait toute la différence et suffisait à me tranquilliser.

L'incertitude n'existait pas. Je savais qu'il était impossible que l'été ou que l'hiver ne revienne jamais. Il en était de même pour les voyages fréquents de mon père, ces mouvements dans lesquels je ne pouvais pas le suivre et qui faisaient partie de son mystérieux rôle de père. Le père était celui qui avait des rapports avec le monde extérieur, celui qui allait « ailleurs » pour entretenir avec ce monde quelque commerce secret. Mais c'était toujours pour revenir chez nous. Le départ signifiait déjà le retour. C'était quelque chose de mécanique, de réglé une fois pour toutes, comme l'éternel retour des saisons.

Il était exclu, invraisemblable, inconcevable – et d'ailleurs l'idée même ne m'en avait jamais effleuré l'esprit – que mon père ne revînt pas.

Cependant, un jour, il ne revint pas.

On avait sans doute voulu épargner à ma mère l'annonce de l'accident au téléphone.

Dans notre salle de séjour régnait cet état d'émotion extrême que provoquent en particulier les événements de la mort et de la naissance.

Ce lieu, pour la première fois, échappait au quotidien, il était transfiguré, il avait pris une dimension nouvelle car c'était ici, dans cette salle de séjour, que l'événement venait d'être annoncé, événement inconcevable contenu dans ces trois mots, prononcés par l'un de mes oncles à l'adresse de ma mère : « Paul est mort ».

Les mots qui suivirent après un court silence semblaient sortis d'un film : « L'avion a été pris dans une tempête... Il n'y a pas eu de survivants... ». On eut d'autres informations encore hypothétiques, une succession de phrases concises dans lesquelles on sentait la peur de mon oncle d'en dire plus que ma mère ne pouvait en entendre.

Paul était le prénom de mon père. Il s'agissait donc de mon père. « Mort »... Comment croire une chose pareille ? La scène dont j'étais témoin au beau milieu de la nuit était complètement irréaliste. « Paul est mort » : seuls retentissaient dans mon esprit ces mots qui m'étaient étrangers.

Je regardais maintenant le décor de la scène. Les choses n'étaient plus à leur place : une chaise de la salle de séjour disposée à la hâte entre le canapé et le fauteuil déplacé afin que tout le monde pût s'asseoir, le téléphone déplacé lui aussi, et posé par terre, près du canapé, au bout de son fil tendu au maximum pour être à



portée de main, comme une chose devenue indispensable : attendre qu'il sonne, attendre un appel, pour savoir comment précisément, où exactement, à quelle heure, pour en savoir plus – et savoir quoi de plus au fond que l'essentiel ? –, pour se noyer dans des détails et peut-être ainsi, justement, oublier l'essentiel, contenu dans ces trois mots qui avaient provoqué le chaos.

Jamais auparavant je n'avais senti à ce point le pouvoir des mots. Jamais je ne m'étais doutée que des mots pussent avoir une telle portée. Ce qui se disait ici habituellement avait toujours été anodin, je n'avais jamais entendu jusque ici que des mots sans conséquences, qui ne changeaient rien à ma vie, toujours les mêmes mots, toujours les mêmes choses... Tout ce qui était jusque là ordinaire, tout ce à quoi j'étais accoutumée, par ces trois mots nouveaux, s'était métamorphosé : ce n'était ni le jour ni l'heure d'une réunion de famille et toute la famille était là, sur ces visages familiers, des expressions nouvelles, je ne reconnaissais plus celui de ma mère, ni ceux de mes oncles et tantes qui ne tenaient plus leur rôle joyeux de visiteurs souriants, étaient venus les mains vides et le regard absent, et la salle de séjour, habituellement si tranquille, lieu des soirées quotidiennes paisibles et des réunions familiales qui se déroulaient toujours de la même façon et à l'issue desquelles, gavé de pâtisseries, tout le monde se disait « au revoir » et « merci » en s'embrassant, cette salle de séjour même était devenue un lieu théâtral où se déroulait, sous mes yeux, ce qui s'appelle un « drame ».

Tantôt d'une voix blanche et neutre, tantôt dans un sanglot qui se changeait en rire, avec un air de folle qui me fascinait, ma mère, debout au milieu de la salle de séjour, répétait inlassablement « C'est pas possible, c'est pas possible... », l'une de mes tantes tentait vainement de la calmer, l'autre – sœur de mon père -, immobile dans un coin du canapé, semblait anéantie et laissait couler ses larmes, les yeux dans le vide, et mes deux oncles, tassés sur leurs chaises, immobiles eux aussi, le visage défait, ne savaient que faire, l'un d'eux, la tête baissée, regardait le tapis pour échapper au reste...

Pour un peu, j'aurais applaudi : jamais je n'avais vu pareille scène, jamais je n'avais imaginé que ce salon pût devenir le lieu d'une action si romanesque et que ma mère pût ressembler à une héroïne de tragédie, et je pleurais, non pas à cause de ce qui arrivait, mais à cause de ce que cela avait provoqué, à cause de ce que je voyais, à cause de cette scène incroyable à laquelle j'assistais. Je pleurais comme on pleure au théâtre.

Mes sœurs, réveillées comme moi par les sonneries, inhabituelles à cette heure, de la porte et du téléphone, étaient là, captivées elles aussi par un tel spectacle.

L'une de nos tantes, celle qui avait pris pour rôle, suivant sa nature, de s'occuper de tout le monde, remarqua au bout d'un moment notre présence sur le seuil de la pièce, et s'approcha de nous.

– Allez les petites, nous dit-elle avec douceur, ne restez pas là, retournez vous coucher.

Sans plus d'explications – incapable d'en dire davantage sans doute –, elle nous raccompagna dans nos chambres, ma sœur aînée dans la sienne, ma petite sœur et moi dans la nôtre.

Lorsque, dès que nous fûmes couchées, notre tante quitta la chambre, ma petite sœur qui, comme moi, n'avait pas osé poser de questions aux adultes, me demanda :

– Tu crois qu'il est mort, papa ?

– Oui, je crois, répondis-je, sans mesurer, comme elle certainement, l'horreur de ce qui venait d'arriver.

Le lendemain de cette nuit improbable que j'avais pourtant vécue, notre mère nous réunit mes sœurs et moi dans la salle de séjour pour nous parler.

La grande pièce était toujours en désordre, comme pour me rappeler que je n'avais pas rêvé et que tout ce que j'avais vu la veille était bien réel.

Tout le monde prit place, mes sœurs et moi dans le canapé, notre mère dans le fauteuil, près de nous.

Nous savions bien sûr ce qu'elle allait nous dire.

Pour l'instant, ne sachant comment s'y prendre, elle s'enlisait dans un laborieux monologue, s'éternisant en préambules :

– Dans la vie... quelquefois... il arrive des grands malheurs, des accidents... ça peut arriver à tout le monde... Vous savez que j'ai perdu mes parents quand j'étais encore une petite fille, comme vous... et j'ai continué à vivre... la vie continue... la vie change parfois, mais elle continue...

Pendant que notre mère tentait ainsi d'aborder son sujet, je jouais avec le chat. J'agitais devant lui son jouet favori, une souris factice qu'il essayait de saisir en donnant de petits coups de pattes vifs. Ce jeu le mettait toujours dans des états d'excitation invraisemblables et je ne me lassais pas de le voir bondir et réagir au moindre de mes gestes. Puis, comme toujours, attendrie par ce petit félin qui prenait des airs de fauve, je finis par lâcher la peluche qu'il emporta fièrement dans sa gueule comme s'il s'agissait d'un trophée de chasse.

Le chat jouait maintenant seul avec sa souris. Tandis que ma mère poursuivait de plus en plus difficilement son monologue, mes sœurs et moi le regardions, en attendant l'inévitable phrase qu'elle craignait tant de prononcer.

Après un instant de silence, elle finit par trouver la force d'articuler :

– Papa est mort.

Voilà, c'était dit. L'annonce de la mort de notre père nous était cette fois adressée. Il n'y eut pas de réactions. Mes sœurs et moi restions silencieuses tant nous étions choquées tout à coup : savoir ce que notre mère avait à nous dire était une chose, l'entendre en était une autre.

C'était donc vrai, notre père était mort. Je ne pouvais plus maintenant douter de la vérité, mais je ne pouvais pas encore la saisir. Ainsi, à ce moment là, je savais sans comprendre, sans comprendre ce qui m'arrivait.

« Papa est mort. » Pendant plusieurs jours, ces mots hantèrent mon esprit sans m'émouvoir réellement, comme s'ils n'étaient que des sons, des mots vidés de leur contenu, détachés de leur sens. Je n'avais pas encore fait le lien entre les mots et ce qu'ils signifiaient, je n'avais pas fait le rapport entre le mot et la chose. « Papa est mort » était une abstraction.

Je me sentais tiraillée entre deux forces contraires qui s'affrontaient, l'une me commandant de comprendre le sens de ces mots nouveaux, l'autre m'en empêchant pour me protéger de la souffrance.

« Papa est mort. » C'était une phrase étrange, qui émergeait en moi automatiquement, sans que ma volonté y prît la moindre part, et j'avais beau ne pas pouvoir ou ne pas vouloir la comprendre, je ne pouvais pas m'en débarrasser. Je savais qu'elle ne me laisserait pas de répit tant que je n'accepterais pas de lui rendre son sens et d'entendre, au-delà des sons, la vérité que je fuyais pour l'heure.

Après quelques jours passés chez une voisine venue au secours de ma mère qui avait cru préférable de nous épargner le va-et-vient incessant de tristes visiteurs et de nous tenir à l'écart des cérémonies funéraires, mes sœurs et moi devions regagner le domicile familial.

Il nous fallait revenir chez nous, dans ce lieu devenu redoutable, ce lieu qui, désormais envahi par l'absence de notre père, allait nous rappeler sans répit qu'il nous fallait maintenant vivre sans lui. Je savais ainsi ce qui nous attendait, et en même temps, paradoxalement, je ne parvenais pas encore à prendre pleinement conscience que l'absence de mon père serait définitive.

Nous vîmes pour la première fois ma mère en noir, dans son habit de deuil. Personne ne fit de commentaire. Elle remercia la voisine, et nous ramena chez nous.

Nous entrions timidement, et avancions de quelques pas dans le vestibule. Il nous fallut d'abord, comme d'habitude, ranger nos manteaux et nos chaussures dans le grand placard. Notre mère l'ouvrit sans un mot, et je me rappelle avec effroi cette brusque vision d'un espace vide à la place des chaussures de mon père. Les vestes aussi avaient disparu. Déjà, il ne restait plus rien de lui. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais, c'était trop brutal, c'était trop violent, et, malgré l'évidence, le sens du mot « mort » ne pénétrait toujours pas mon esprit.

Nous entrions maintenant dans la salle de séjour. Les choses avaient repris leur place, la maison n'était plus un théâtre, et il ne restait rien de cette effervescence

qu'elle avait connue quelques jours auparavant. Le calme était revenu, et tout semblait de nouveau normal, comme si rien d'exceptionnel n'avait pu se produire ici.

Nous étions debout, immobiles, désorientées au milieu de cette salle de séjour pourtant si familière. Ce retour dans une maison qui en l'absence de notre père semblait désertée avait quelque chose d'effrayant.

C'était sans doute cette peur partagée qui nous rendait muettes et paralysait tout à coup nos corps et nos esprits. Au bout de quelques instants, l'une d'entre nous dut commencer à bouger, nous sortant toutes de notre hébétude. Nos corps se remirent doucement en mouvement. Notre mère prit les valises que nous avions emporté chez la voisine et, passant d'une chambre à l'autre, en sortit nos affaires pour les ranger. Nous la suivions et l'aidions silencieusement. Notre mère non plus ne pouvait rien dire. Il n'y avait rien à dire.

Quand vint le moment de dîner, comme à l'accoutumée, je me dirigeai vers la cuisine avec mes sœurs pour mettre le couvert. J'ouvris machinalement le placard du haut dans lequel se trouvaient les assiettes. Tout aussi machinalement, comme je le faisais depuis si longtemps, je pris cinq assiettes après les avoir comptées d'un coup d'œil et, brusquement, mon geste s'interrompit, demeurant un instant suspendu ; immobile, je me dis simplement : « Ah non, quatre ». Je reposai alors une assiette avec la conscience foudroyante qu'il n'y aurait plus jamais cinq assiettes à prendre dans le placard, le soir, qu'il faudrait m'habituer maintenant à prendre quatre assiettes.

Je refermai le placard qui garderait désormais la cinquième assiette et regagnai la salle de séjour, quatre assiettes à la main, ayant compris, cette fois, que mon père était mort.

En les disposant sur la table, je vis dans le regard de ma mère et de mes sœurs ce qu'il y avait sans doute dans le mien à ce moment-là : c'était fini, plus jamais cinq assiettes, plus jamais.

Une table qui semblait trop grande à présent, une chaise vide que nous n'osions pas regarder, et quatre assiettes... Les objets devenaient les témoins silencieux de l'absence de mon père, une absence que je savais cette fois définitive.

« Papa est mort » n'était plus une abstraction. Un geste du quotidien venait de me l'apprendre en un éclair.



La catastrophe était passée, marquant, je le comprenais à présent, le début d'une vie nouvelle. Il y aurait maintenant la vie d'avant l'événement et la vie d'après, pas de continuité mais une rupture qui divisait en deux notre existence. Il fallait se résoudre à commencer une autre vie et quitter la première, y renoncer définitivement, la laisser partir du côté des souvenirs, la laisser derrière nous.

L'impossible était arrivé.

Les lois qui régissaient mon existence heureuse pour ne rien y changer, ces lois qui semblaient venir de mon père tout - puissant et m'assuraient une vie sans heurts, ces lois que je croyais jusque là infaillibles, se révélaient trompeuses, et laissaient place à présent au spectre de l'incertitude.

L'événement advenu réduisait à néant le monde parfait en tous points, et rassurant en particulier, auquel j'avais cru depuis toujours. Tout à coup, j'étais plongée dans un monde terrifiant : ce monde dans lequel mon père – Le père – pouvait être anéanti était un monde dans lequel n'importe quoi pouvait arriver, dans lequel tout était imprévisible, épouvantablement contingent ; si l'inconcevable avait pu se produire, si cette réalité souveraine qu'était l'existence de mon père avait pu disparaître en un instant, alors tout était menacé d'anéantissement et tout devenait incertain.

Ce monde, livré au hasard, ne tournait plus autour de moi mais avec moi et avec d'autres, sans distinction particulière. Privée de mon père, je comprenais enfin, brutalement, que tout n'était pas fait pour moi, que tout n'était pas organisé autour de mon bien-être, et que le monde pouvait tourner sans tenir compte de moi. Je n'étais plus qu'une chose perdue parmi d'autres, offerte à tous les dangers, dans un monde absurde.

Je découvrais avec effroi ce nouveau monde et sa parfaite indifférence à mon sort et à ma douleur. Mon père était mort, et c'était égal, tout continuait à fonctionner

normalement, l'école, la télévision, les magasins, tout marchait comme si rien n'était arrivé. Le monde n'était plus avec moi, il m'avait pris mon père et ne s'en souciait pas, il ne dépendait encore une fois ni de mes désirs, ni de mes besoins, il existait indépendamment de moi, et le temps de mon osmose avec lui était révolu.

En y perdant ce qui m'était le plus cher, je sentis le monde, pour la première fois, étranger à moi.

Il me semblait désormais que seul mon corps continuait d'évoluer dans ce monde qui m'avait trahie, tandis qu'un autre monde, à l'intérieur de moi, se construisait, le monde de mon indicible souffrance, une souffrance qui m'apprit ce qu'était la profonde solitude de chaque être humain. Ce monde intérieur ne pouvait communiquer avec le monde extérieur, ils existaient seulement côte à côte, sans se comprendre.

Comment admettre que mon père s'était ainsi laissé emporter, qu'il avait eu cette faiblesse, que la mort l'avait happé comme une petite chose insignifiante, l'avait englouti en un instant ?

Je tentais de rejeter l'insupportable vérité qui s'imposait à moi comme on rejette une maladie inacceptable, je tentais de lui échapper, de la chasser de mon esprit, me réfugiant alors dans le rêve. J'imaginai ainsi que mon père, seul rescapé du tragique accident, ayant pu sauter en parachute avant la catastrophe, comme les héros des films triomphant toujours de la mort, survivait quelque part, sur une île déserte peut-être, et que l'on finirait par le retrouver, fort et victorieux.

Mais je n'étais jamais tout à fait dupe de mes inventions et je savais bien que l'histoire romanesque de mon père héroïque vivant en Robinson Crusoë sur une île perdue n'était qu'un rêve, un rêve qui ne m'était d'aucun secours et ne tenait pas longtemps face à la vérité. Aussi, cette vérité à laquelle je devais m'accoutumer finissait toujours par me foudroyer de nouveau : mon père, que j'avais cru depuis toujours invincible, avait été vaincu par la mort.

Tout s'était inversé, la certitude, ce n'était plus le retour de mon père après ses absences, non, la certitude, c'était qu'il ne reviendrait plus. Il n'y avait plus aucune certitude en dehors de la seule insoutenable précisément : la seule chose certaine, la seule chose sur laquelle on pouvait compter, c'était la mort.

Il fallait admettre qu'il n'allait jamais revenir. Il fallait qu'un enfant de dix ans admette cela. Ce n'était pas « plus tard », ni « un jour », ni même à la fin de ma vie,

tout au bout, comme une ultime récompense pour ma patience et mon courage, non, c'était « jamais ». Il fallait renoncer à attendre.

J'avais si souvent attendu le retour de mon père avec une impatience délicate, une excitation qui me faisait vibrer de bonheur aussi vivement qu'au moment même de son arrivée. J'avais pris l'habitude d'imaginer l'instant de son retour à la maison avant de le vivre, cet instant précieux entre tous où je le retrouvais enfin après une longue journée d'absence, et me jetais dans ses bras ; j'avais pris l'habitude de penser à cette étreinte quotidienne dès que venait le soir et que l'heure de son retour approchait.

Il fallait maintenant perdre cette habitude et cesser de penser à ce moment que je n'allais plus jamais vivre.

Aujourd'hui encore, je me rappelle ce jour où j'embrassais mon père – avant son départ pour un voyage d'affaires – sans savoir que c'était la dernière fois, la dernière fois que je le voyais, que j'entendais sa voix, que je sentais son odeur, que je le touchais, serrant mon corps contre le sien. Penser à cette dernière étreinte m'était interdit plus que tout, quelque chose en moi me l'interdisait, c'était trop douloureux.

Ne pas penser à lui, ne serait-ce qu'un moment, penser à autre chose, à n'importe quoi ou n'importe qui d'autre, mais pas lui. Ce qui était autrefois si doux, penser à mon père, faisait si mal à présent.

Avait-il eu peur ? Avait-il pensé à nous, sa femme et ses enfants ?

Il m'arrivait souvent de penser, la gorge nouée, aux derniers instants de mon père.

Sans aucun doute, face à la mort, mon père avait eu peur.

J'avais beau le savoir, j'avais toujours du mal, d'abord, à le concevoir. Mon père, si fort, avoir peur comme un enfant. Puis, étonnamment, moi qui aimais tant être sa petite fille, je me sentais presque maternelle, j'avais envie de le protéger, inversant les rôles. J'aurais voulu alors être avec lui, le serrer contre moi, et partager sa peur.

La réponse à ma seconde question était évidente elle aussi : comment mon père aurait-il pu ne pas penser à sa famille dans ce moment-là ?

Mais j'aurais voulu en savoir davantage, j'aurais voulu savoir en fait ce qui m'importait le plus : avait-il pensé à moi en particulier ? Je l'espérais profondément sans trop y croire ; sans doute avait-il pensé à chacune de nous. J'aurais tant voulu pourtant qu'il pensât à moi et à moi seule au dernier moment, juste avant de mourir, j'aurais voulu avoir une place à part dans son cœur, j'aurais voulu qu'il m'aimât plus que mes sœurs et plus que ma mère même. J'aurais voulu que son dernier élan d'amour fût pour moi.

Si je ne pouvais jamais oublier tout à fait que mon père était mort – cette mort était évidemment omniprésente dans mon esprit –, j’avais – particulièrement lorsque j’étais absorbée par mes jeux d’enfant – des moments d’oubli superficiel, comme pour m’accorder un peu de répit.

Mais l’oubli avait deux visages. Il y avait cet oubli salutaire qui endormait par moment ma douleur, et il y avait l’oubli assassin, l’inéluctable oubli qui anéantissait peu à peu le passé et allait effacer jour après jour mon père de ma mémoire. Déjà son visage m’échappait parfois quand je pensais à lui. Déjà commençait le sinistre travail de l’oubli.

Menaçant ainsi de me prendre le précieux souvenir de mon père, l’oubli serait bientôt une seconde mort, c’était juste une question de temps.

Complètement impuissante face à ce temps qui passait et allait m’éloigner peu à peu de mon père, j’avais peur cependant de le trahir en l’oubliant.



Pour lutter ponctuellement contre l'oubli, il y avait les photos.

De même que ma mère, croyant bien faire encore, avait pris la décision de ne jamais nous emmener avec elle au cimetière, pensant sans doute qu'en nous masquant ainsi les choses, nous oublierions plus vite, elle gardait dans le placard de sa chambre un vieux carton rempli de photos de famille qu'elle nous cachait par crainte, de toute évidence, de nous faire du mal en nous laissant regarder les photos de notre père, ces précieuses photos qu'elle allait finir par répartir entre elle et nous bien des années plus tard. En attendant, je n'eus pas besoin de fouiller longtemps la maison pour trouver le carton. Dès qu'il fut entre mes mains, je sortis avec empressement les photos, et fus saisie à la vue de celles de mon père.

J'étais assise, par terre, les photos étalées devant moi. Je pleurais. Je le revoyais enfin, pour la première fois depuis l'événement, je le retrouvais, et je mesurais en même temps à quel point il me manquait.

Dans l'intention de la garder, je pris l'une des photos de mon père, celle sur laquelle on le reconnaissait le mieux ; on le voyait de près, c'était un portrait. La photo entre les mains, j'étais à la fois captivée et troublée par ce visage qui avait tout à coup réapparu : c'était lui, vivant, sous mes yeux.

Mes larmes ne cessaient de couler. Ma mère avait raison, les photos faisaient mal. La photo de mon père, en ravivant mon souvenir, ravivait ma douleur. Mais, tandis qu'elle accusait cruellement son absence, elle le rendait en même temps étrangement présent, et j'avais besoin, faute de mieux, de cette présence illusoire.

Après avoir tout remis en ordre, le carton plein de souvenirs à sa place dans le placard, je regagnai ma chambre, ma photo volée à la main.

Avec mes mots d'enfant, je me fis la promesse, pour ménager ma souffrance, de résister autant que possible à la tentation permanente de la regarder. Puis, détachant avec peine mon regard du visage de mon père, je finis par dissimuler la photo dans un tiroir de mon bureau sous une pile de cahiers, un tiroir qui contenait maintenant tout ce qu'il me restait de mon père.

Les mois qui suivirent l'événement, un an peut-être, combien de temps au juste, je ne sais plus, ma mère porta le deuil.

La perte d'un être cher, ce drame si intime devenait public, il fallait « porter le deuil », le montrer, le signifier, l'exhiber. « Porter le deuil », ces mots que j'avais déjà entendus auparavant sans y prêter attention prenaient à présent tout leur sens. Le deuil ne pouvait pas rester une affaire personnelle : une convention sociale – qui me semblait aussi absurde que tant d'autres établies par les grandes personnes – voulait que notre infortune s'affichât et fût connue de tous.

Nous sortions donc mes sœurs et moi aux côtés de ma mère vêtue de noir de la tête aux pieds, affublée d'un foulard qui dissimulait presque entièrement sa chevelure brune. Dans cet étrange accoutrement, elle ressemblait aux gitanes des films, ce n'était plus la même, je tenais la main d'une veuve. Pour tous, c'était une veuve, et je sentais, à sa façon d'éviter les regards, la gêne de ma mère portant ces habits noirs qui devaient lui coller à la peau du matin au soir pour informer le monde de ce qu'elle était. Sa gêne s'ajoutait à sa douleur, et j'en voulais au monde qui lui infligeait cela.

En même temps, en dépit du malaise de ma mère, je trouvais un avantage à cette nouvelle situation : nous attirions ainsi l'attention des autres, et j'avoue que j'en éprouvais du plaisir. Quitte à devoir nous exhiber, pensais-je en substance, autant y gagner quelque chose.

Trois fillettes marchant silencieusement aux côtés de leur mère portant le deuil, le spectacle était émouvant, et j'y participais bientôt volontiers.

Pour plaire aux adultes, selon mon habitude, j'adoptais alors sans résistance la conduite qui convenait à la petite orpheline que j'étais désormais. Je me sentis même assez vite à mon aise dans ce nouveau rôle et ce n'est pas sans une réelle satisfaction que je m'appliquais à le tenir du mieux que je le pouvais – avec ou sans ma famille d'ailleurs –, arborant un air grave et sombre dès que j'étais en société. J'aurais voulu moi aussi porter le deuil, le costume eût ajouté quelque chose à la dimension dramatique de mon personnage, mais le noir était de toute évidence réservé à ma mère seule. Je me contentais donc de ce que j'avais. Pour l'âge, c'était parfait : j'avais l'âge de comprendre et d'en pleurer, on pouvait d'autant mieux me plaindre. Et puis, je m'aperçus bien vite que je bénéficiais d'un atout considérable : j'étais jolie. Il ne fait aucun doute qu'une jolie petite orpheline attendrit davantage qu'une laide ou seulement falote. Quoi de plus touchant qu'un beau visage d'enfant malheureux ?

Réunissant en somme tous les critères de la petite orpheline idéale, je bouleversais mon entourage, m'attirant aisément l'affection des adultes, obtenant de fréquents traitements de faveur et une indulgence particulière en bien des occasions.

Outre les avantages que je pouvais en retirer, l'attendrissement que je provoquais répondait à mon attente, alimentant ce plaisir douteux de mettre mon chagrin en représentation, un chagrin qui, alors, n'était pas loin du simulacre.

Cependant, dans cette comédie, parfois, des larmes inattendues et incontrôlées emplissaient brusquement mes yeux, troublant ma vue et me troublant moi-même, puis coulaient sur mon visage, mettant à nu, indépendamment de ma volonté cette fois, mon véritable chagrin. Mais là encore, je dois avouer, non sans gêne, que, même dans cet authentique sursaut de douleur, je n'oubliais pas tout à fait mon public et ne pouvais m'empêcher – mon incorrigible exhibitionnisme l'emportant momentanément sur ma réelle souffrance – de regarder l'effet qu'avait produit le spectacle de mon visage d'enfant rempli de larmes. N'étaient-elles pas finalement bienvenues ces larmes ? Est-ce que je n'étais pas, dépassée par mon propre jeu, envahie par l'émotion malgré moi, plus bouleversante que le meilleur des comédiens ? Ces larmes spontanées n'étaient-elles pas une belle occasion pour émouvoir encore davantage ? Combien de temps restaient-elles sincères ? Combien de temps échappaient-elles à mon contrôle et à cette utilisation que je faisais de tout ce qui pouvait me servir pour plaire à l'autre ? Quelques secondes peut-être ? Puis, l'émotion passée, je continuais à pleurer, avec un certain talent je crois, pour

satisfaire encore ma fâcheuse inclination à séduire par tous les moyens, jusqu'aux moins honorables.

J'avais bien évidemment tout à fait conscience de ce que je faisais. Je savais à quel vilain commerce de mes sentiments je me livrais, et ne pouvais m'empêcher d'y penser quand arrivait la fin de la journée et de ma comédie. Cette mise en scène, cette utilisation éhontée de mes émotions les plus intimes, me semblaient être alors, par delà les petites satisfactions narcissiques que je pouvais en retirer, une tromperie si grave, un jeu si condamnable que je ne pouvais m'y complaire ainsi tout le jour durant sans finir par éprouver de la honte, une honte qui m'envahissait la nuit venue, quand l'autre n'était plus là et que je n'avais plus aucune raison de jouer, quand je n'avais plus personne à attendrir, quand l'histoire n'était plus un film et que je n'étais plus l'héroïne d'un mélodrame.

Lorsque j'étais couchée, dans le silence de la nuit, je ne pouvais plus tricher et regrettais alors amèrement d'avoir bradé ma peine comme une marchandise que j'offrais à tout-va en échange d'un regard compatissant ou d'un sourire apitoyé... Je me sentais coupable d'une faute invisible dont j'étais la seule à connaître l'importance et pour laquelle je ne serais pas punie, sinon précisément par cette honte à laquelle je ne pouvais échapper.

Et pourtant, je savais que j'allais reprendre mon rôle le lendemain, malgré la honte et les remords, un rôle qui devenait une seconde peau dont je ne pouvais plus me débarrasser du lever au coucher.

Puis, oubliant ma honte, oubliant jusqu'à la présence de ma sœur, dans ce silence et cette solitude que j'attendais et redoutais à la fois tout le jour durant, prise entre mon besoin irrépissible de penser à mon père à l'abri du monde et ma peur d'en souffrir, j'étais paralysée, et, totalement passive, je sentais alors la pensée de sa mort reprendre possession de moi. N'ayant plus rien pour distraire ma douleur, je sentais avec effroi que je ne pouvais plus la tenir à distance et la laissais alors jaillir, incapable que j'étais d'opposer plus longtemps résistance à sa violence. Là, plus de folklore, plus de représentation, plus de théâtre, l'événement nu, dans toute son horreur : papa est mort. Mon père était mort et je ne pouvais plus penser à lui désormais que dans la souffrance. L'oreiller était trempé de mes larmes en quelques instants, je respirais difficilement au milieu de mes sanglots.

– Tu pleurs ? me demandait parfois ma sœur.

– Oui. Toi aussi ? Balbutiais-je, échappant un instant à ma solitude.

– Oui, répondait-elle sans ajouter un mot.

Nous ne pouvions rien dire de plus, et chacune retournait à son calvaire.

J'étais bien loin alors du jeu pitoyable de la jolie petite orpheline.

Lorsque, enfin, le sommeil l'emportait sur le chagrin, je m'endormais comme on s'évanouit pour échapper aux tourments de la torture, et, dans cette trêve bénie, je pouvais changer l'histoire et retrouver un monde où cette chose n'était pas arrivée. Brusquement, mon père était revenu, il était là, vivant, je le retrouvais enfin, dans ces rêves qui semblent si réels, et toute la souffrance s'apaisait d'un seul coup.

D'un seul coup aussi, quelques secondes après mon réveil, elle me saisissait de nouveau : une fois les mensonges des rêves dissipés, la vérité revenait me frapper de plein fouet. Tout ce qui m'avait été donné en songe m'était repris au réveil et il me fallait de nouveau affronter l'épouvantable réalité.

Pourquoi fallait-il que je me réveille ? Pourquoi est-ce qu'il ne m'était pas possible de ne pas me réveiller, de mourir en rêvant, en oubliant ce qui faisait si mal ?

La naïveté de mes questions contenait la réponse : il était évidemment impossible d'échapper aux lois de la nature qui m'obligeaient sans pitié à sortir de mon sommeil.

Chaque matin, il fallait se réveiller avec cette vérité-là : c'était un rêve, j'avais rêvé, seulement rêvé, il était mort. Chaque matin, il fallait ainsi commencer une nouvelle journée sans lui, une journée encore sans prononcer le mot « papa », ce mot qui me manquait à en pleurer.

Comment admettre que mon père me laissait dans cet effroyable vertige, qu'il n'allait pas me secourir ? Comment pouvait-il être devenu indifférent à ma détresse, à ma terreur, à mon terrible chagrin ? C'était donc ça, la mort : l'indifférence absolue. Pendant que je ne pensais qu'à lui, lui ne pensait plus – ne penserait jamais plus – à moi, sa petite fille. Il me laissait car il m'avait oubliée, définitivement oubliée, ne répondant à mes appels les plus déchirants que par cette épouvantable et odieuse indifférence des morts.

J'étais condamnée à l'aimer sans retour.



Condamnée à l'aimer sans retour : la condamnation n'était pas supportable. Etre seule à me souvenir, comment pouvais-je accepter cela ? Comment pouvais-je renoncer sans faillir à l'espoir – dont je me méfiais pourtant – que la conscience de mon père avait subsisté et qu'il pensait encore à moi comme je pensais à lui ?

Le corps mourait, tout le monde était d'accord là-dessus. En revanche, la question de la mort de l'esprit soulevait une polémique sans fin : l'esprit mourait avec le corps ou l'esprit survivait au corps, personne n'avait le dernier mot.

Pour ma part, face au mystère de la mort, mes pensées, guidées alors à mon insu par mes émotions, étaient parfois contradictoires : profondément athée, je n'avais pas toujours la force, cependant, de repousser l'idée réconfortante de la survivance de l'esprit, et, dans des moments de grande détresse, lorsque je ne pouvais plus supporter l'idée que mon père ne fût plus rien, il m'arrivait d'y croire.

Faute de pouvoir revoir mon père en vie, et ne supportant plus en même temps son silence, je rêvais alors de voir apparaître son fantôme, m'imaginant qu'il allait venir me voir pour me dire enfin qu'il ne m'oubliait pas.

J'attendais ainsi ce fantôme qui n'apparaissait jamais, et cette absence de toute manifestation de mon père finissait toujours par avoir raison de mes rêves et ruinait tous mes espoirs. Je revenais alors à mon athéisme, n'attendant plus rien de lui.

« Mort ». Le mot fut prononcé pour annoncer l'événement, puis, je ne l'entendis plus. Je compris qu'il y avait là une sorte d'interdit, je compris ce qu'était un tabou.

Les adultes redoutaient manifestement le mot qui disait crûment la chose et ils avaient recours, pour le contourner, à d'autres mots, moins dérangeants, moins implacables, plus supportables en somme. Le plus courant, celui qui était d'usage dans le monde social, je l'appris rapidement, était : « décédé ». C'était le terme approprié pour tout ce qui était administratif, il permettait aussi de transmettre l'information sans embarras : « Mon époux est décédé », « Leur père est décédé »... Suivant docilement l'exemple de mes aînés, j'adoptais à mon tour sans tarder ce mot qui fuyait, tout en la nommant, la chose elle-même, ce mot qui était là de toute évidence pour rendre la réalité plus présentable et s'intégrer dans le langage de la vie sociale sans heurter les citoyens. Il est vrai qu'il était infiniment plus facile de dire : « Mon père est décédé » – cet assemblage de mots presque vidés de leur sens et que je pouvais articuler mécaniquement, sans y penser vraiment – que de dire, sans faux-fuyants : « Mon père est mort », cette phrase qui ne permettait pas à la pensée de s'échapper, et la ramenait au contraire brutalement à la réalité. J'enrichissais ainsi de bonne grâce mon vocabulaire – bien heureuse d'avoir à ma disposition un moyen de dire l'indicible – de ce nouveau mot, parfaitement aseptisé : « décédé ».

Le mot « mort » était presque indécent. Il était impensable de le jeter à la face d'un fonctionnaire derrière son guichet ou de l'inscrire sur un quelconque papier administratif. En face de l'inévitable « Profession du père », par exemple, qui apparaissait sur quelques formulaires à remplir ici et là, il convenait d'écrire, encore

une fois, « décédé ». Cette bizarrerie selon laquelle le mot « décédé » se trouvait rangé dans la catégorie des métiers était ainsi communément admise et passait inaperçue, « décédé » était un mot purement formel, on en oubliait presque qu'il signifiait « mort ». Il n'en demeure pas moins que l'oreille s'accommode mieux de l'association des mots « Profession du père : décédé » que de celle des mots « Profession du père : mort ».

Puis il y avait ces quelques mots que j'entendais souvent aussi de la bouche des adultes : « Elle a perdu son père ». Cette phrase-là m'effrayait. C'était vrai, j'avais perdu mon père, et je continuais de le perdre chaque jour un peu plus. En son absence définitive, son existence passée n'était plus qu'un mirage, les moments vécus auprès de l'être aimé semblaient condamnés à se dissoudre en même temps que leur souvenir pour n'être plus rien un jour, ce jour tant redouté où l'oubli aurait achevé son œuvre morbide, ce jour effroyable où mon père serait devenu tout à fait irréel, rêvé seulement, inventé en somme.

Et d'autres mots encore, ceux que je détestais. Je me rappelle avoir entendu l'une de mes tantes dire en parlant du drame : « Il nous a quittés ». Comment pouvait-on oser dire haut et fort que mon père m'avait quittée, qu'il était parti sans se soucier de moi ?

Il y avait aussi, pour évoquer la mort sans prononcer le mot, une expression quant à elle peu courante et tout à fait poétique, c'était : « Il s'est éteint ». Cette image pleine de grâce pour évoquer le pire me laissait songeuse.

Ce que j'entendis de plus étrange, enfin, dans tous ces mots nouveaux conçus pour éviter le mot tabou, ce fut l'expression « rendre l'âme », tombée en désuétude et que j'avais entendue par hasard dans un film d'époque. « Rendre l'âme », à qui ? Sans doute à ce Dieu dont j'entendais parler. Il fallait rendre l'âme au ciel, tandis que la vie avait quitté le corps. Je n'avais jamais pensé, avant d'être confrontée à la mort et d'entendre parler de l'âme, que mon père put être séparé en deux, l'esprit d'un côté, le corps de l'autre. Je ne comprenais pas, mon père était mon père tout entier, avec son esprit et son corps, ce corps à mes yeux invincible et qui me protégeait, avec son visage qui ne ressemblait à aucun autre, avec sa voix, son rire, son regard. Son amour, je le voyais dans ce regard, les deux étaient indissociables. Je ne pouvais ainsi séparer l'esprit et le corps de mon père et envisager cette dichotomie.

Mon père était décédé, je l'avais perdu, il nous avait quittées, il s'était éteint, il avait rendu l'âme...

Si les adultes craignaient tant de prononcer le mot « mort », les enfants quant à eux l'employaient sans gêne ni hésitation : « C'est vrai que ton père est mort ? » demandaient-ils parfois. Ou bien c'était à moi de prononcer ce mot qui me faisait si mal, quand il leur arrivait de poser cette question – pour moi redoutable – que se posent souvent les enfants entre eux : « Qu'est-ce qu'il fait ton père ? ». Là, pour parler comme eux, car j'étais des leurs et j'y tenais, je n'avais pas d'autre choix que de répondre, avec une difficulté que je ne laissais pas paraître : « Il est mort ».

Pas de mystère pour moi : c'était le règne de l'éphémère. Ce qui n'était plus n'était rien. Mon père était mort et il ne restait rien de lui, hormis son corps inerte au fond du tombeau.

Heureusement, il y avait un doute. Y penser soulageait momentanément ma douleur : ma triste conviction, comme toute conviction, ne pouvait être une certitude, j'étais peut-être dans l'erreur et mon père existait encore, en dépit de son silence.

Mais très vite, une question obsédante se posait à moi : s'il n'était pas anéanti, où était-il ?

Depuis que mon père n'était plus là, où était-il ? Je voulais que l'on m'explique, mais rien ne venait en dehors de quelques clichés : « Il est dans ton cœur », « Il est dans tes souvenirs ». Soit, son image (vouée à se troubler d'ailleurs) était dans mon cœur et dans mes souvenirs, mais lui, où était-il ? Il y avait encore, en guise de réponse à ma question, cette fable selon laquelle mon père était au ciel et veillait sur moi de là-haut. Mais que racontaient-ils ? Si mon père veillait sur moi, il n'aurait pas pu m'abandonner et m'aurait fait un signe pour apaiser mon effroyable chagrin.

Face à cette absence de réponse hors des clichés et des fables, je finis par renoncer à poser ma question. Je brûlais pourtant de demander encore et encore : « Où est-il ? Je vous en prie, dites-le moi, où est-il ? ». Mais j'avais raison de me taire, car les adultes, que j'avais crus jusqu'alors aptes à répondre à toutes mes questions, face à celle de la mort, semblaient tout aussi ignorants et désarmés que l'enfant de dix ans que j'étais. Ils avaient désormais changé de visage, ils n'avaient pas toutes les réponses, ils ne savaient pas tout, pire : ils ignoraient l'essentiel.

Mon père au ciel, une fable pour toute réponse, une fable à laquelle je pouvais croire ou non. Ainsi, la seule réponse que l'on pouvait me donner ne relevait pas du savoir mais de la croyance. Or, ce n'était pas croire que je voulais, moi, c'était savoir, je voulais avoir des preuves, des preuves que la mort n'était pas le néant.

La foi, qui précisément commence et se forge là où il n'y a plus de preuves, là où il n'y a plus de savoir, n'était pas pour moi.

Je n'ai jamais pu supporter le doute inhérent à la croyance et l'incertitude qui donne à la foi tout son sens, je ne parvenais pas à faire abstraction de ce besoin de certitudes et à éprouver, sans aucun secours extérieur, cette « intime conviction » dont j'entendais parler, une conviction qui devait me venir de je ne sais où, la conviction enfin, indépendante de tout savoir et se suffisant à elle-même, que l'esprit survit au corps, au-delà de notre monde, dans le royaume de Dieu.

J'avais beau entendre l'histoire réconfortante de cet autre monde plein de promesses, cet autre monde qui accueillait pour l'éternité l'esprit des morts, je ne voyais pas en quoi cette histoire était plus crédible que tous les contes que je pouvais lire sans jamais rencontrer les fées dont ils parlaient.

Si c'était tout ce qu'on avait à m'offrir, une croyance aveugle, une profession de foi, je gardais mon incroyance, car imaginer que je pouvais penser mon père être – être encore – quelque part dans cet « au-delà » et me tromper, que je pouvais fonder tant d'espoir sur rien, m'était aussi intolérable que de croire au néant.

Tandis que j'étais pour le moins méfiante à l'égard de la foi qui pouvait me tromper, j'enviais cependant les croyants qui précisément l'éprouvaient sans méfiance, et regrettais alors, paradoxalement, de ne pas l'éprouver moi aussi, cette foi même que je rejetais, et avec elle, une réponse à la question d'un au-delà.

Si je ne pouvais croire aveuglément à l'existence de mon père dans un autre monde, il m'était en même temps insupportable de le réduire à néant.

Me perdant dans mes contradictions, cherchant, dans mon désarroi, du secours de tous côtés, il m'arrivait alors de m'adresser à Dieu. Combien de fois, ainsi, l'ai-je supplié de venir à moi pour me convaincre que je me trompais, que son royaume existait et que mon père y était ? Combien de fois ai-je attendu, comme des millions de mes semblables, un signe qui ne venait jamais ?

Cependant, je prenais parfois conscience que cette attente-là était puérile et que Dieu, s'il existait, n'était pas un magicien qui allait m'apparaître dans un halo de lumière pour m'apporter, au moment où mes larmes coulaient, la réponse que j'attendais. J'avais bien entendu que je devais trouver Dieu en moi, sans le voir ni l'entendre, sans preuves, encore une fois, de son existence. Ainsi, d'après ce que j'avais compris, la rencontre avec Dieu était intérieure, c'était une sorte d'illumination invisible. J'avais beau alors – trahissant mon athéisme – souhaiter ardemment que naisse en moi cette illumination, j'avais beau y mettre toute ma bonne volonté, puisque la foi, qui me promettait la vie éternelle de mon père, était la seule issue possible à ma souffrance, rien ne venait. Je trouvais injuste que la foi ne naisse pas en moi dans ces moments où je finissais par la réclamer de tout mon être, je ne

comprenais pas pourquoi chaque fois que j'étais prête à l'accueillir et lui ouvrais la porte, la foi m'était toujours inaccessible.

Signe du ciel ou révélation intérieure, jamais rien ne se produisait.

De nouveau, je ne voyais alors que le néant, mon père n'existait plus, ni ici ni ailleurs, et, ne parvenant pas ainsi à me réfugier dans la croyance, je pleurais comme un animal pris au piège, ne trouvant aucun moyen d'échapper à mon extrême douleur.



Faute d'avoir la foi, je pouvais encore – pour tenter d'arracher mon père au néant – envisager les choses sous forme d'hypothèse : d'abord celle de ce Dieu, encore une fois, censé nous accueillir à l'heure de notre mort dans son royaume céleste pour l'éternité.

Quelque chose me gênait d'emblée dans cette première hypothèse : Dieu s'installait à la place de mon père. Il était la Loi, la Justice, la Connaissance, la Transcendance enfin, et mon père n'était rien de plus tout à coup qu'un homme ordinaire, un homme comme tant d'autres, lui qui avait toujours été à mes yeux l'homme au-dessus de tout, l'homme qui savait tout et qui régissait tout. Aussi, je tenais trop à l'image de ce père tout-puissant – ayant eu pour seule faiblesse d'être mortel – pour supporter l'idée qu'il pût y avoir quelque chose au-dessus de lui, et ce Dieu qui le détrônait ne pouvait me séduire.

Puis, je remettais en question le fait établi, semblait-il, que l'hypothèse d'une vie éternelle fût nécessairement liée à celle de l'existence de Dieu. En fin de compte, Dieu n'était pas indispensable, et seul mon père m'importait. Il m'était donc permis de supposer, sans croire en Dieu, qu'il existait encore quelque part... Mais j'avais besoin de me représenter les choses, je ne pouvais pas me passer de leur forme, et je ne parvenais pas à m'imaginer ce que pouvait être mon père sans corps existant dans ce mystérieux « quelque part »... C'était si vague que j'abandonnais aussi cette hypothèse.

J'envisageais même la réincarnation – après en avoir entendu parler –, mais sans m'y attarder : comment concevoir l'esprit de mon père dans le corps d'un nourrisson ?

Là encore, aucune hypothèse ne savait me convaincre. Je devais me résoudre alors à laisser mon père dans le néant, avec le sentiment étrange de l'abandonner à mon tour.

L'attendre, l'appeler, pleurer, prier, supplier, ou explorer des hypothèses, tout cela était vain, rien ne me rendrait mon père, il fallait lâcher prise.

Les jours passent, lourds, chargés de l'inexorable silence de l'être aimé. Pendant un certain temps, bêtement, on les compte, par désœuvrement, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, parce que, dans ce vide, face à la mort qui ne livre pas son secret, la seule chose concrète semble être ce temps qui passe et peut se mesurer. On compte, pour tenter de maîtriser quelque chose – la moindre chose – dans ce qui nous dépasse. Ça fait une semaine, ça fait un mois, deux mois, etc., vient le premier anniversaire de la mort de l'être aimé, puis le second, on ne compte plus en mois, on compte en années...

Comme s'il s'agissait d'une étape, on accorde sans doute une importance particulière à cette première dizaine d'années qui nous sépare de l'être cher. Ça fait dix ans, dix ans !

Combien de jours, les uns après les autres, se sont écoulés déjà entre le lendemain de la mort de mon père, où il semblait encore si présent, si proche, et ce jour du dixième anniversaire de sa mort où, du haut de mes vingt ans, le temps de la vie avec lui me semble si lointain ?

Dix ans, l'oubli s'est installé, cet oubli que je redoutais tant et qui a eu raison de mon pauvre acharnement à me souvenir.

Le temps ne faillit pas à sa tâche, il passe, sans se soucier de nous, il passe indéfectiblement, et le souvenir n'y résiste pas. Le temps jette sur lui avec indifférence, en passant, ce voile d'abord fin qui laisse encore apparaître, au début, le visage de l'être aimé, puis s'épaissit progressivement, pour finir par vous laisser une image vague, dans laquelle vous cherchez des traits que vous ne retrouvez plus.

Avant que le visage ne s'efface, la voix déjà s'est éteinte. La voix, le rire, tant de choses vous sont prises, volées.

A mesure que le souvenir se délite, le lien qui vous rattache à l'être aimé devient peu à peu irréel.

Naïvement, vous croyez d'abord que la mort vous a tout pris d'un coup, mais non, jour après jour, inlassablement, elle continue de vous prendre l'être aimé, de vous éloigner de lui, pour ne vous laisser finalement qu'un chagrin vague, perdu, qui cherche son objet, ne sait plus à quoi se vouer, et souvent, à peine survenu, s'épuise, fatigué de chercher, vaincu, un chagrin qui retourne alors dormir au fond d'un monde obscur, au fond d'une mémoire opaque.

En dix ans, la mort et le temps, travaillant de concert, ne m'ont laissé que des lambeaux de souvenirs, juste de quoi ne pas sombrer dans l'oubli total.

Un jour, on ne compte plus. Ces jours qui passent se sont ajoutés les uns aux autres jusqu'au moment où l'on se dit : ça fait longtemps...

Des années encore, des dizaines d'années ont passé depuis l'événement qui bouleversa ma vie.

J'ai gardé précieusement mes maigres souvenirs de l'être aimé, fragiles images qui parfois m'échappent, tout à coup insaisissables, images douteuses, déformées sans doute, mêlant alors sans distinction l'invention inconsciente et la vérité, frêles images plus ou moins fidèles à la réalité passée, mais qu'importe, fidèles à l'essentiel : fidèles aux impressions que les moments passés auprès de mon père auront laissées en moi.

Aujourd'hui, je suis allée sur la tombe de mon père.

Le marbre noir luisait sous le soleil. Hormis quelques nuages qui flottaient au loin, le ciel était d'un bleu limpide. Je me sentais enveloppée, il me semblait que je me baignais dans cet air bleu. Il n'y avait personne alentour, tout était calme et silencieux. Après avoir déposé un bouquet de fleurs sur la pierre tombale, je lui ai dit en pensée : « Peu importe quand, il y a longtemps et c'était hier, nous étions réunis, je n'ai pas oublié ».

En quittant la tombe de mon père, j'ai croisé une femme vêtue de noir qui prenait de l'eau à la fontaine, actionnant d'une main le levier d'acier de haut en bas dans un mouvement répétitif et régulier pour remplir son arrosoir. Elle ne se pressait pas, absorbée dans ses pensées que rien, dans ce lieu paisible, n'aurait pu troubler.

Il me semblait que tout en moi, comme en elle sans doute, s'accordait naturellement à la magie de ce silence, ce silence emplie de la présence de tous les noms inscrits dans la pierre, emplie de tous ces noms qui furent autant de vies, ce silence dans lequel j'entendais l'écho de tant d'existences passées.

Quelle quiétude, quelle belle journée d'automne.

Novembre déjà, la nature qui commence à s'endormir, le chant des oiseaux qui se fait rare, les arbres aux feuillages roux et ocre, un soleil de jour en jour moins intense, un soleil lointain d'une douceur délicieuse qui réchauffait un peu mon visage tendu par le froid.

Avant de quitter le cimetière, j'ai marché au hasard dans ses allées sans fin, j'ai marché longuement au milieu de cet océan de noms, parmi tous ces absents inconnus pour moi, chers à d'autres. Je me sentais triste et heureuse, je ne cherchais pas à comprendre, cela me faisait du bien d'être là, comme entre deux mondes, vivante parmi les morts. Je ne me lassais pas de regarder les tombes, tantôt soignées et fleuries, tantôt à l'abandon, je lisais parfois, inscrites sur les stèles, des noms, qui semblaient faire exister encore les disparus, des dates qui me faisaient voyager dans le temps, je lisais les épitaphes, je regardais les petits cadres de marbre ici et là, parfois, la photo du défunt, et tous ces mots d'amour qui, gravés dans la pierre, traversent le temps.



Après avoir quitté le cimetière, je ne pus revenir tout de suite à l'autre monde, celui qui m'entourait maintenant, loin déjà du silence des morts. Il me fallait marcher au hasard, dans les rues sans beauté d'une banlieue égarée, tant que je voyais encore, au lieu des tristes murs de cette ville sans âme, la pierre portant un nom à travers les âges, tant que j'étais habitée par la grâce du cimetière.

Détachée de tout, je marchais ainsi, combien de temps, je ne sais pas. Puis, peu à peu, tandis que je déambulais toujours, mes pensées se réveillèrent, et, d'une pensée à l'autre, le chagrin jaillit en moi, comme quand j'étais enfant, me submergeant en un instant.

Mes larmes coulaient. Je marchais à présent sous la pluie, le temps avait changé brusquement. Le ciel était maintenant d'un gris moiré.

Il était si bon de sentir mes larmes – que je ne pouvais contenir – se confondre à la pluie et disparaître ainsi aux yeux des passants, de pouvoir garder sans me cacher le secret de mon intime chagrin.

Je ne pouvais cesser de marcher, revenant doucement au monde des vivants, je m'apaisais dans cette errance, et mon chagrin se calmait peu à peu.

Oubliant le cimetière, je regardais maintenant les parapluies çà et là qui se refermaient, à peine ouverts ; la vie venait distraire ma peine. Il ne pleuvait déjà plus. Le temps changeait si vite ! Il me semblait que la nature s'accordait à mes états d'âme... L'averse était passée, en même temps que mon chagrin.

Lorsque je suis rentrée et que j'ai retrouvé la chaleur de la maison, je me suis aperçue que j'avais les mains glacées. J'avais eu froid en marchant sans m'en rendre compte.

J'ai préparé du café pour me réchauffer. Je l'ai bu lentement, par petites gorgées, les mains bien appliquées autour du bol chaud, rond, et lisse, jouissant pleinement de cette chaleur qui pénétrait ma chair.

Je laissais vagabonder mon esprit, et revoyais le cimetière ensoleillé, la femme à la fontaine, cette lumière brusquement changeante dans la ville, le ballet des parapluies...

Dans ce moment de paix profonde, l'envie me vint de regarder les photos de famille sur lesquelles se trouvait mon père, de me plonger dans le passé pour le rejoindre, en ce jour si particulier.

A présent, je suis à mon bureau, comme à mon habitude quand vient le soir, et j'écris en regardant les photos de mon père soigneusement disposées devant moi.

Je regarde d'abord son portrait, cette photo que je m'étais appropriée, enfant, et, aujourd'hui encore, je me dis en la contemplant, comme si je craignais d'en douter : c'est lui, c'est mon père. Me pénétrer de cette vérité me réjouit au-delà de tout.

Puis mon regard s'attarde longuement sur une photo qui m'émeut particulièrement : je suis sur une plage, dans les bras de mon père, je dois avoir trois ans. On ne voit pas la mer sur la photo mais on la devine toute proche, derrière la petite boîte magique qui, faute de pouvoir montrer le monde, en montre des parties, comme faute de pouvoir embrasser une vie, en saisit des instants. Mon père maintient fermement contre lui ce corps d'enfant qui était le mien, et regarde sa petite fille en souriant. Tout l'amour qu'il me porte est là, dans ce visage tourné vers le mien, dans ce léger sourire, dans ce regard que l'on distingue à peine à cause des ombres de l'été mais que l'on devine attendri. Confiante, je me laisse porter par cet amour et ces bras enveloppants. On voit dans l'attitude de mon corps ces petits mouvements mal coordonnés et continus propres aux très jeunes enfants : je gigote, je me grattouille le ventre d'une main, l'autre main traînant sur l'épaule alors si familière de mon père. Je ne le regarde pas, je n'en ai pas besoin, je sais qu'il est là, je regarde ailleurs, je regarde le monde, protégée par ces bras qui m'enserrent. Pas la moindre inquiétude sur mon visage, je suis dans la pleine insouciance de la petite enfance, j'ignore tout encore de ce monde que je regarde sans méfiance, de ce monde aléatoire et de ses effets.

Tout est si vivant dans cette vieille image en noir et blanc, tout est si vivant dans cet instant saisi par la photographie. Derrière mon père et moi, au loin, une femme portant son petit garçon passe, ils vont sortir du cadre de la photo dans quelques secondes et n'en sortent jamais, comme pour me montrer l'ineffaçable existence de chaque instant vécu. Le mouvement de la vie ainsi interrompu et à jamais figé par la photographie témoigne en silence de l'existence passée.

Je regarde une autre photo, la plus troublante pour moi, la plus étrange : une photo de mon père enfant. A ce moment-là, au moment où la photo est prise, ce petit garçon de dix ans ne peut être mon père, et pourtant, c'est mon père.

Je suis fascinée par cet enfant qui n'est plus et qui est là cependant, sous mes yeux, posant docilement pour la photo, se tenant debout, bien droit, les bras le long du corps, regardant l'objectif d'un air sérieux et me regardant en même temps, comme pour me dire quelque chose...

Quel mystère dans la présence de ce regard.

J'entends enfin ce que me dit la photographie dans son silence : les photos ne renferment pas des chimères, ce qui a existé n'est pas un mirage, ce qui a été, là est la certitude – cette certitude que je cherchais vainement jadis, le regard perdu, brouillé par tant de larmes, tandis qu'elle était là, à ma portée, révélée par ces précieuses images du passé.

Des photos d'une autre vie, d'un autre temps, ces photos que je craignais autrefois de regarder, ces images alors insupportables de l'être aimé à jamais absent, ces images qui semblaient me montrer impitoyablement ce que j'avais perdu, me disent aujourd'hui : jamais la mort ne pourra nier ce qui a existé, jamais la mort ne pourra nier un instant vécu. Au-delà du monde où elle fut éprouvée, la chose vécue est à jamais vécue.

En dépit du temps qui passe et nous éloigne de l'être aimé, ce qui a été ne sera jamais équivalent à ce qui n'a pas été. J'étais passée, durant tant d'années, à côté d'une évidence.

L'instant éphémère a aujourd'hui un air d'éternité : cet instant passé et irréversible que la photo me montre, cet instant où j'étais dans les bras de mon père, cet instant-là, comme chaque instant vécu, n'est plus seulement dans les limites de sa durée, il est en soi à jamais.

Mon père est là, sur cette plage avec moi, dans la maison de son enfance, il est pour l'éternité le père que j'ai connu et cet enfant qu'il fut, il est partout où l'a mené sa vie, il est dans chaque instant de cette existence vécue.

Mon père est pour l'éternité ce qu'il fut de son berceau à son tombeau.

L'histoire d'une vie, une histoire qui s'écrit seconde après seconde dans une encre indélébile.

Le passé est là, près de moi, il sera un jour mon éternelle demeure.

Comment ai-je pu croire si longtemps, égarée par la douleur peut-être, que ce qui n'est plus dans le présent sombre dans le néant, que chaque instant vécu soit voué au néant, que l'instant passé ne soit plus rien, comme s'il n'avait pas existé, que ce qui n'est plus soit ainsi égal à ce qui n'a jamais été ? Comment ai-je pu craindre qu'une vie en s'éteignant se dissipe totalement pour n'être plus qu'une image à la merci de la mémoire des vivants, comme si rien, au-delà de notre souvenir, n'avait existé en soi ? Comment ai-je pu penser que mon père n'était plus qu'un souvenir qui appartenait aux autres ? Comment ai-je pu aller jusqu'à douter parfois des instants passés auprès de lui, quand bien même mes souvenirs se troublaient ? Comment ai-je pu vivre tant d'années dans un monde insensé où l'instant vécu n'était plus rien hors de sa durée éphémère ?

Je ne sais rien de plus qu'autrefois, je ne sais pas si l'esprit de mon père a survécu à sa chair, et je suis, comme chacun de nous, bien ignorante face au mystère de la mort. Je rejette toujours, avec persévérance, les réponses qui ne sont que des credo, mais, portée par la magie de la photographie, j'ai trouvé dans le passé la réponse à mes questions, j'ai retrouvé mon père dans cet étrange voyage.

Mon père adulte, mon père enfant... Il me semble entrevoir un monde où tous les âges se mêlent, un monde fait d'un présent insaisissable et de tous les mondes passés, un monde fait d'une infinité de mondes pour moi révolus, un monde où chaque instant vécu demeure à jamais inscrit dans ce mouvement perpétuel par lequel le présent devient incessamment le passé.

Tandis que les instants se succèdent, je fais le chemin à l'envers, de l'instant que je vis maintenant à celui qui vient de passer, lié lui-même au précédent, ainsi jusqu'à ces instants vécus auprès de l'être aimé, dans ce passé dont je ne doute plus.



L'éternité n'est pas l'apanage des pieux et des dévots, l'éternité est pour tous, elle est dans notre existence même, dans chaque instant vécu.

Je suis à jamais ce que je suis à chaque instant.

Le néant que je craignais tant ne nous concerne pas. Mon père n'est pas dans le néant, il est resté là-bas, à la place qui fut et demeure la sienne, dans ce monde passé pour moi, ce monde immuable qui, un temps, fut aussi le mien.

L'être aimé qui n'est plus là n'est pas loin, il est dans ce passé qui est aussi le vôtre. Séparés aujourd'hui par la mort, vous êtes réunis dans votre passé commun que la mort même ne pourra jamais anéantir.

Séparée moi-même d'un père tant aimé, je suis aussi dans ses bras qui m'enserrent un éternel instant, quand plus jamais et à jamais se confondent.